CENTRE DE DOCUMENTATION
DES ARCHIVES DES ALPES-MARITIMES

TRIMESTRIEL

RECHERCHES RÉGIONALES

(Côte d'Azur et Contrées Limitrophes)

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
5, AVENUE EDITH-CAVELL — NICE

LES RECHERCHES REGIONALES

BULLETIN TRIMESTRIEL

édité par le

CENTRE DE DOCUMENTATION DES ARCHIVES DES ALPES-MARITIMES

Directeur : **M. DALMASSO,**
Agrégé de l'Université, Institut d'Etudes Littéraires de Nice.

Secrétaire de Rédaction : **Mme DEVUN,**
Documentaliste - Archiviste des Alpes-Maritimes.

Ce bulletin, conçu dans le cadre régional, se propose de présenter les travaux (mémoires, diplômes ou thèses) rédigés pour l'obtention d'un titre universitaire.

Nous demandons aux auteurs de résumer leur étude, d'en dégager les conclusions et d'indiquer sommairement leur bibliographie. Ainsi, espérons-nous, en faisant mieux connaître des résultats qui risquent quelquefois de demeurer un peu ignorés, faciliter les recherches futures. Dans le même but nous publierons également des documents destinés à préparer le terrain pour de nouvelles études de détail et de synthèse.

En assurant la publication de ce périodique, les Archives des Alpes-Maritimes sont fidèles à leur mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.

CENTRE DE DOCUMENTATION
des
ARCHIVES des ALPES - MARITIMES

TRIMESTRIEL - 1970 - N° 4 - 10e année

- RECHERCHES REGIONALES -

Côte d'Azur et Contrées limitrophes

Archives départementales
5, ter, avenue Edith-Cavell. NICE

+ IN MEMORIAM +

Jean-Jacques LETRAIT.

La recherche historique régionale a ressenti douloureusement la perte qu'elle vient d'éprouver par le décès aussi inattendu que prématuré de M. Jean-Jacques LETRAIT, directeur des Services d'Archives du Var, survenu le 25 septembre 1970. Connaissant à fond son département et son dépôt, alliant à des connaissances étendues un jugement sûr, cet archiviste, aimable et modeste, suivant les traditions de la profession, mettait très largement à la disposition de ses lecteurs les ressources documentaires confiées à ses soins.

Né à Ligueil (Indre-et-Loire) le 6 février 1916, sorti de l'Ecole des Chartes dans la promotion de 1943, il avait été nommé aussitôt dans ce poste du Var qu'il ne devait plus quitter. Bel exemple d'une carrière où les petits calculs et les intrigues n'eurent jamais place et qui se déroula dans une ligne droite et désintéressée avec la seule ambition de faire du bon travail. Au moment où la mort est venue l'enlever à son oeuvre, il atteignait l'un des buts qu'il avait poursuivi avec ténacité: la construction d'un nouveau bâtiment d'archives remplaçant les installations insuffisantes et vétustes dont il avait dû se contenter jusqu'alors.

La croix de chevalier de la Légion d'Honneur, celle de chevalier dans l'Ordre national du Mérite constituaient un juste hommage bien dû aux services qu'il n'avait cessé de rendre.

Le souvenir d'un homme d'étude demeure surtout dans les écrits qu'il nous laisse, et nous ne croyons pas pouvoir donner une plus utile conclusion à ces lignes qu'en dressant une liste des diverses publications rédigées avec le soin et la conscience qui étaient la marque même du caractère de leur auteur.

* *

I.- Thèse de l'Ecole des Chartes.

- La communauté des maîtres maçons de Paris et sa juridiction aux XVIIe et XVIIIe siècles dont des passages importants ont été repris dans la Revue historique de droit français et étranger, 4e série, t.XXIII /t.LXVIII/, 1945, p.215-266 et t.XXVI /t.LXXI/, 1948, p.98-136.

II.- Répertoires d'archives du VAR.

- Série L (administrations et tribunaux de l'époque révolutionnaire, 1789-an VIII), d'après l'inventaire manuscrit établi par F.Mireur et E.Poupé, suivi d'une bibliographie des travaux publiés sur l'histoire de la période révolutionnaire dans le Var.

- Série M (Administration générale: personnel, élections, affaires politiques, an VIII-1940; questions économiques et sociales, an VIII-1951), en collaboration avec R.Le Minor, sous-archiviste.

- Série U (Justice, fonds de la Préfecture, fonds des tribunaux criminels et des tribunaux de première instance), répertoire établi par Noëlle Rivier, vacataire aux Archives du Var, sous la direction de J.J.Letrait.

- Répertoire des registres paroissiaux et de l'état civil jusqu'en 1814, par R.Le Minor, sous-archiviste, et A.Degioanni, commis, sous la direction et avec étude du fonds par J.J.Letrait.

- De plus, les répertoires des séries G (clergé séculier antérieurement à 1790) et H (clergé régulier antérieurement à 1790) sont pratiquement terminés, et le Guide des Archives du Var est rédigé pour la majeure partie.

III.- Communications au Congrès des Sociétés Savantes.

- Le régime du travail des ouvriers agricoles en Provence dans la première moitié du XVIIIe siècle, dans "Actes du 83e Congrès national des Sociétés savantes, Aix-Marseille 1958. Section d'histoire moderne et contemporaine", p.457-470.

- Les actes d'habitation en Provence, 1460-1560, dans "Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1610) du Comité des Travaux historiques. Année 1965. Actes du 90e Congrès national des Sociétés savantes tenu à Nice", p. 183-226.

IV.- Articles dans "Provence historique".

- Les ressources agricoles de la viguerie de Draguignan au XVIIIe siècle, juillet-septembre 1953, fascicule 13, p.206-216.

- La presse dans le Var sous la monarchie parlementaire, 1815-1848, juillet-septembre 1957, fascicule 29, p.286-293.

- Etude du cadastre de Saint-Tropez, nature et répartition des biens, ressources économiques, juillet-septembre 1962, fascicule 49, p.249-258.

V.- Communications dans le "Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan et du Var.

- Les clubs démocratiques dans le Var (1848-1849), t.XLVII, 1948-1949 mémoire LXXV, 14p.

- Haussmann, préfet du Var (1849-1850), t.II (nouvelle série), 1957, p.205-216.

- L'enseignement secondaire dans le Var sous la Révolution et l'Empire t.IV (nouvelle série), 1959, p.76-83.

- Un tricentenaire: le voyage de Louis XIV en Provence, t.V (nouvelle série), 1960, p.138-147.

- Deux textes imprimés de la fin de l'Ancien Régime concernant l'exercice de la profession de chirurgien-oculiste, t.VII (nouvelle série), 1962, p.72-77.

- Edmond Poupé (1862-1939), t.VII (nouvelle série), 1962, p.144-150.

- Registres paroissiaux et état civil dans le département du Var , t.IX (nouvelle série), 1964, p.25-32.

- Clémenceau et le Var, 1885-1919, t.IX (nouvelle série), 1964, p.38-47.

- Jules Gérard (1817-1864), t.IX (nouvelle série), 1964, p.75-79.

- Les armoiries des communes varoises, t.X (nouvelle série), 1965, p. 28-33.

- La basilique de Saint-Maximin, t.XI (nouvelle série), 1966, p.100-105.

- L'insurrection dans le Var contre le coup d'Etat de 1851, t.XII (nouvelle série), 1967, p.74-88.

- Textes et documents. Inventaires des registres du bureau de police de Fréjus (1702-1773), t.XII (nouvelle série), 1967, p.89.

VI.- Divers.

- Monographie du Var dans Livre d'or de Toulon et du Var, décembre 1960.
- Le trafic maritime de Fréjus en 1763 dans "Actes du Ier Congrès historique Provence-Ligurie, Vintimille-Bordighera, 2-5 octobre 1964", p. 188-192.
- Collaboration à l' Atlas historique Belfram (Provence, Comtat-Venaissin, Principauté de Monaco, Principauté d'Orange, Comté de Nice), Paris, 1969 (notices des communes du Var); au Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, publié sous la direction de Jean Maitron (période 1914-1939, à paraître); au Guide régional des archives de la période révolutionnaire (en préparation).

+ + +

E. HILDESHEIMER.

SOMMAIRE

L'évolution de Nice: 1860 - 1960. 1ère partie: 1860 - 1914.
Par Jean DEVUN P 2

RECHERCHES REGIONALES

Alpes-Maritimes

et

Contrées limitrophes

10e année

1970 – N° 4
Octobre - décembre

36

L'ÉVOLUTION DE NICE: 1860 - 1960
1ÈRE PARTIE: 1860-1914

Par Jean DEVUN

La Grande Guerre sonne le glas d'une époque. A Nice elle partage le dernier siècle en deux. Avant, c'est l'apogée de la vie de saison et l'épanouissement urbain. Après, c'est la rupture de l'équilibre antérieur et, par une reconversion générale, la recherche d'un équilibre nouveau[1].

I- 1860 - 1914.

Pour Nice, 1860 est, autant que 1386 et plus que 1792, un tournant. En mettant fin à près de cinq siècles d'appartenance savoyarde, le changement de souveraineté y ouvre, en effet, une étape décisive.

Vouloir refaire en quelques pages ce que Robert Latouche a fait excellemment dans le tome second de son Histoire de Nice tout entier consacré à ce demi-siècle serait une gageure. Le présent essai est donc-non un récit chronologique d'évènements condensés, mais une synthèse dégageant, au-delà des vicissitudes passagères, les caractères permanents de cette période.

Aussi n'y évoquerais-je pas, si elle n'avait valeur d'exemple, la crise des années 1870-1871, non-pour escamoter le problème de l'irrédentisme, mais parce qu'elle n'eut pas d'incidences durables. Une poignée de séparatistes et leur journal, le Pensiero di Nizza, qui prend en février 1871 le relais du Diritto et de la Voce di Nizza interdits après quelques mois, peuvent bien exploiter les maladresses de fonctionnaires locaux et le désarroi né de la guerre et de la chute de l'Empire pour remettre en question le fait accompli de 1860. Cet état-major est sans troupes. Si le Pensiero parait jusqu'en 1895, dès 1874 le dénouement est proche avec la déconfiture des deux députés contestataires en mai Piccon démissionne et Bergondi se suicide, et le verdict populaire qui suit aux élections d'octobre pour leur remplacement comme le ralliement des opportunistes habiles, tel Borriglione, à retourner leur veste démontrent la vanité de ce qui n'avait été qu'un feu de paille. Mais le rappel de cet incident de parcours, le plus grave entre 1960 et 1914, permet de mieux comprendre le sens de la présente étude. Écartant les péripéties mineures ou transitoires, elle ne retiendra que les facteurs stables qui donnent la clef du devenir de Nice entre ces deux dates. Elle montrera comment ce demi-siècle s'identifie avec un constant épanouissement et un rayonnement total de l'organisme urbain, ce qui se traduit d'abord par l'apogée d'une fonction d'accueil dépassant non seulement ses propres records antérieurs mais surclassant aussi toutes ses rivales, ensuite par le rajeunissement de deux vieilles fonctions traditionnelles reprenant un souffle nouveau, enfin par des progrès démographiques exceptionnels et par une expansion et une diversification du territoire bâti dont est sortie la ville du vingtième siècle. Telles sont les quatre rubriques sous lesquelles sera placé l'exposé suivant. Auparavant nous présenterons sommairement les responsables de ce demi-siècle d'administration communale.

Si l'on néglige la commission municipale de 1878-71 et l'éphémère passage à la mairie de Jules Gilly en 1886, six personnalités fort différentes mais toutes de souche niçoise se sont alors succédé à la magistrature locale suprême. François Malaussena (1860-1870) ménage la transition de régime et s'avère bon administrateur. Auguste Reynaud (1871-1878), pour n'avoir pas su s'affranchir à temps et franchement des sirènes du séparatisme, prépare le triomphe d'Alfred Borriglione (1878-1886) qui, reniant un récent passé douteux et prenant pour maître à penser Gambetta, se proclame républicain et même, dès 1876, radical. Il se taille une réputation de démagogue en flattant le "Babazouk" et, bien qu'il eût été la plus forte individualité de cette période et que son action brouillonne fût loin d'avoir été stérile, s'attire par un autoritarisme tumultueux d'acerbes critiques.

Ainsi, seulement pour mai et juin 1883, l'Eclaireur, épluchant sa gestion financière, déplore qu'il ne publie ni budget, ni compte administratif permettant le contrôle des dépenses "Le maire décide, le conseil vote le caissier paye et tout est dit"; il conteste l'opportunité de son

[1]Cette esquisse d'histoire urbaine sera partagée en deux: la seconde partie sera publiée dans un prochain numéro. Si elle ne compte pas de notes, c'est qu'elle sera suivie d'une étude critique des sources.

Exposition universelle "la plus belle pensée du règne de Monsieur Borriglione" et rejette les défaillances de la police sur "ceux qui ont successivement éliminé les agents anciens, éprouvés et fidèles, pour introduire dans ce service des nouveaux venus dépourvus de tact, d'expérience et même parfois de toute moralité". Le comte Alziary de Malausséna (1886-1896), conservateur modéré et honnête, mais terne, en butte à l'hostilité des ouvriers dont il méconnaît les problèmes, est accablé par la fougue d'Honoré Sauvan (1896-1912) qui ne répugne pas aux méthodes électorales de Borriglione qu'il rappelle sans en avoir la trempe. Dans le livre qui paraît alors que les urnes viennent de lui être défavorables (1913), de Souza dresse un réquisitoire sans indulgence contre "seize ans d'imprévoyance et de désordre, de malversation et d'incurie". En réaction le général Goiran (1912-1919) remporte un éclatant succès. A peine élu il contraint un propriétaire à démolir les étages dont il s'obstinait à surélever sa maison malgré les avertissements réitérés et plus de 300 procès-verbaux frappent des infractions récentes. "Il y a vraiment quelque chose de changé à la municipalité niçoise", note de Souza. La guerre éclate deux ans plus tard.

La primauté de la fonction d'accueil.

Qu'elle soit la fonction-mère, qu'elle soit en pleine prospérité, n'est pas douteux. Les commentaires des guides et des relations de voyage, les échos mondains de dizaines de petites feuilles dont la plupart ont vécu ce que vivent les roses, la qualité et la provenance internationale des hivernants, la classe des demeures particulières ou des hôtels qui sont le cadre de leur vie quotidienne d'oisifs opulents, l'éclat des réceptions et des fêtes, le luxe des magasins du quartier élégant, les cinq établissements de jeux du début de ce siècle, tout concorde pour le démontrer. Mais ces impressions, comment les chiffrer? Dans une économie libérale qui ne s'embarrasse ni de contrôle ni de statistiques, c'est ce qu'il est impossible de faire pour une activité aussi fluide, éparse, multiforme et donc impondérable. Il faut se contenter de recueillir des impressions. Voici l'opinion de Stephen Liégeard qui, en 1887, estime que "les amoureux du repos se trouveraient quelque peu dépaysés dans ce vertigineux va-et-vient d'une agglomération de 78.000 âmes qui, l'hiver monte à cent et s'élève au-delà dans la folle semaine". Il fait naturellement allusion aux "cinquante mille curieux de supplément qu'attire bon ou mal, l'appât des jours carnavalesques".

Pour Ardouin-Dumazet (1909), il convient "d'ajouter, l'hiver, 30.000 hivernants, hôteliers ou gens de service" à une population qui est, en 1906, de 134.232 habitants. De Sousa, en 1913, supputant les chiffres de population, table sur "un afflux du double pendant la pleine saison". Il précise même, en attribuant à la ville, pour 1906, ce qu'il appelle une population communale de 150.881 âmes dont j'ignore comment il l'obtient puisque la population municipale totale recensée cette année est de 134.232- "Nous resterons dans la vérité en doublant ce chiffre pour un mois et demi de la pleine saison". Que penser, enfin, de cette dernière estimation tirée de la même source: pour l'hiver 1861-62, 1580 familles d'étrangers, soit 7900 personnes, auraient dépensé 19 millions, hôtels compris; en 1880 le mouvement annuel serait de 1.200.000 voyageurs dépensant plus de 500 millions? Il est évident que nos sources d'information ne parlent pas le même langage et qu'elles demandent à être interprétées. Je m'y risquerai sans jurer de rien quant à mes conclusions. Il me paraît difficile d'admettre qu'en 1906,même pendant les six semaines de la pleine saison, ce qui signifie l'époque du Carnaval, il se trouve en permanence dans la ville 65.000 non Niçois contre 135.000 Niçois et que l'on y croise dans ses rues un étranger au pays pour deux autochtones, et même plus, car, comme il n'y en e guère dans la campagne leur densité serait plus forte dans l'agglomération. Il me semble qu'il faille comprendre dans cette évaluation l'effectif stable, toujours à peu prés identique à lui-même, des résidents saisonniers et l'effectif obtenu par l'addition de ceux qui se sont succédé, visiteurs qui ne font que passer suivant la formule du nomadisme touristique qui

commence à être à la mode. Quant à ces vrais hivernants sédentaires qui composent le premier groupe, le chiffre de 15 à 20.000 avancé par Ardouin Dumazet pour la même période paraît plausible, qui est celui que l'on peut retenir du total dans lequel il englobe les professionnels appelés à Nice par leur métier. On remarquera que j'ai passé sous silence les hôtels dont il sera question plus loin.

Ces imprécisions avouées, il n'est pas malaisé de dégager les causes du succès de la fonction d'accueil et d'en définir les manifestations. Des causes générales et particulières se conjuguent à partir de 1860 pour bouleverser les conditions d'existence du pays niçois. Énumérons-les sans prétendre Vitre exhaustif. L'industrialisation du continent coïncidant avec l'ère victorienne, l'achèvement des unités nationales, l'expansion coloniale et une paix troublée seulement par les complications balkaniques enrichit une bourgeoisie qui apporte un contingent de clients renforçant l'élément aristocratique qui, d'ailleurs, ne perd rien de son importance passée. L'annexion à l'Empire dont la fortune et le prestige sont alors au zénith fait entrer d'emblée le Comté dans le chœur des nations nanties. Et le profit immédiat qu'il en retire est, sur la liste des grands travaux en 'attente à réaliser d'urgence, le prolongement depuis Toulon de la voie ferrée qui le rattache au circuit général de la circulation 'moderne. Le lundi 17 octobre 1864 qui voit arriver en gare de Nice le premier convoi dé voyageurs inaugurant, après la mise en service du dernier tronçon Cagnes-Nice en chantier depuis un an et demi, l'exploitation commerciale de la ligne entière est un jour faste entre tous pour la ville. "L'achèvement successif des voies ferrées venant de Toulon et de fines devait rapidement transformer toute la région, écrit Ardouin-Dumaset avec un recul de cinquante ans. La création des express, des rapides, des trains de luxe "Méditerranée-express", "London-Riviera", "Calais-Nice", "Vienne-Cannes", composés de sleeping-cars, de wagons-lits et comportant des wagons-restaurants, offrait les facilités les plus séduisantes aux oisifs en quête de distractions et aux malades avides de soleil. Le guide Conty de la saison 1895 signale deux trains de luxe; le "Méditerranée Express", avec wagons-lits, voitures salons et un wagon restaurant qui part de Paris les mardi, jeudi et samedi à 11 h 53 du soir pour arriver le lendemain à Nice vers 7 h 10 du soir; et le "Nice- express", exclusivement composé de wagons-salons, de wagons-lits et de lits-salons qui part 'tous les jours vers 7 h 40 du soir et couvre le trajet en 19 heures. De la même source on recueille les renseignements suivants relatifs aux facilités consenties par le P.L.M. Il délivre des billets de deux natures et de prix et d'itinéraires. Un premier billet est connu sous le nom de "train de plaisir". Il est en nombre limité. On se le procure pour une somme modique à la gare de Lyon ou dans les bureaux succursales de la Compagnie à l'époque des fêtes, notamment le Carnaval, de la saison d'hiver à Nice où à Monaco. C'est un aller et retour, valable de 8 à 10 jours, permettant de s'arrêter un jour à Marseille et de séjourner 5 jours pleins à Nice. C'est le plus avantageux, celui que l'on conseille:

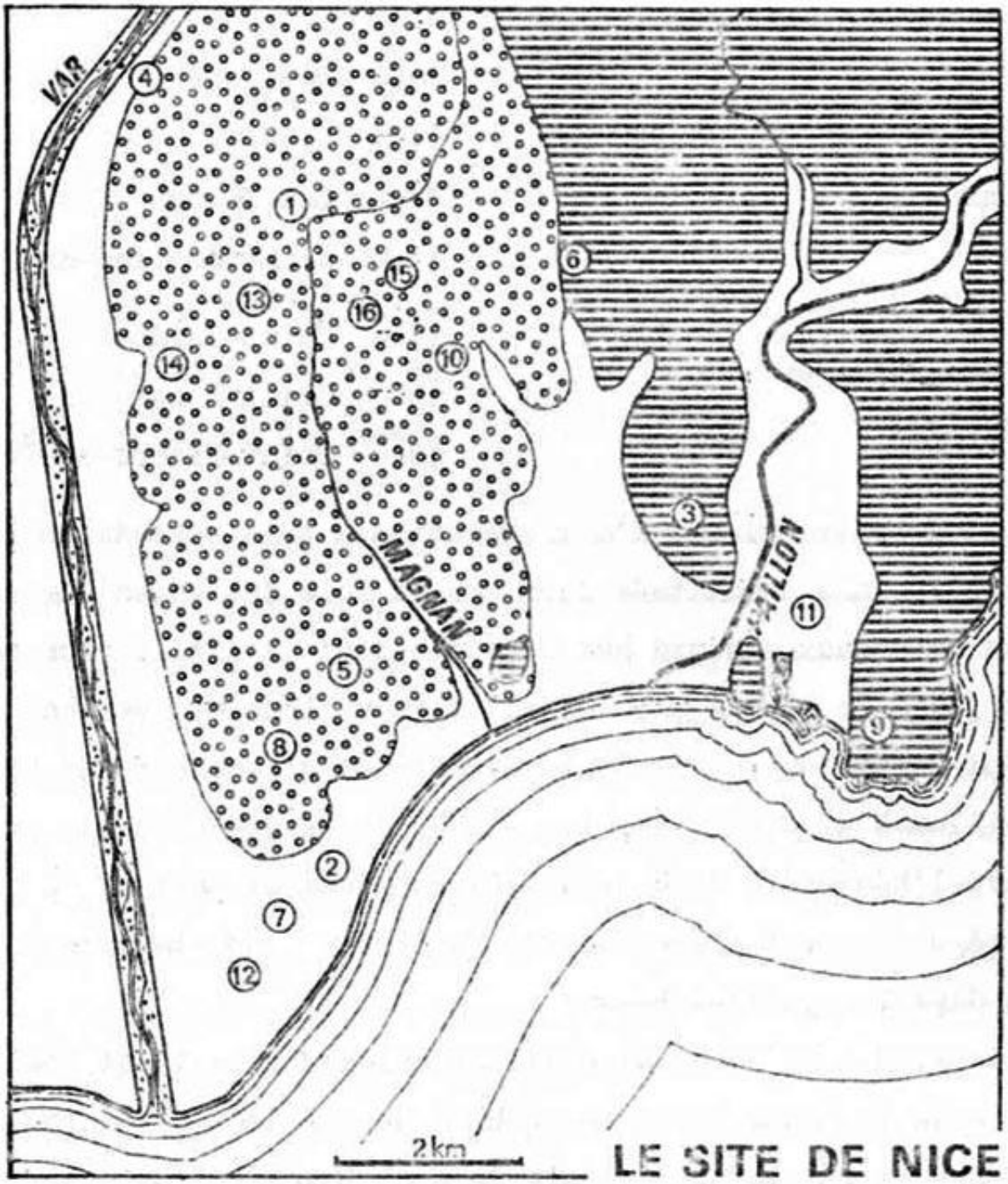
"Avez-vous peu de temps et la question d'argent est-elle majeure pour vous, n'hésitez pas à profiter des billets de train de plaisir avec lesquels vous pouvez pour une somme des plus minimes visiter Marseille, Nice, Cannes, Monaco et Menton". Un second billet connu sous le nom de "Paris à Nice et Menton" également pour les fêtes de la saison d'hiver, à prix réduit, aller et retour, première classe, valable 20 jours avec arrêts dans les gares intermédiaires a la préférence de ceux qui disposent de plus de temps.

Si, des causes, on passe aux modalités, il apparaît qu'entre 1860 et 1914 la vie de saison demeure, pour l'essentiel, ce qu'elle était à ses origines, qu’elle continue à obéir en gros aux normes fixées dès le principe, c'est-à-dire au milieu du siècle précédent, et qu'elle conserve la plupart des caractères acquis au cours d'un passé vieux déjà de plus de cent ans. Néanmoins elle est affectée de quelques innovations qui infléchissent sensiblement le cours ancien du mouvement. C'est ce qui ressort de l'examen de son rythme annuel de la nature de sa clientèle et de ses modes d'hébergement, les nouveautés touchant les deux derniers de ces trois termes.

a) Le rythme.- C'est le domaine où la tradition se perpétue avec une rigueur qui ne souffre pas d'entorse. Nous sommes en présence d'une activité qui reste, comme elle le fut dès ses débuts, strictement saisonnière. La saison est une saison d'hiver. On arrive en novembre. On s'installe pour six mois. On part en mai. Rares sont les orignaux qui osent proclamer préférer la Nice désertée de l'été à l'autre. Ils passent pour cultiver le paradoxe, tel Jean Lorrain qui écrit à un ami, le 17 mai 1906, cinq semaines avant d'aller mourir à Paris: "Si vous saviez dans quel quartier je suis logé, vous verriez combien je suis peu hivernant niçois. J'habite le port, au milieu des pêcheurs et des paquebots en partance". On considère Comme une tare de passer les mois chauds sur la côte et l'en ne s'en vante pas lorsqu'on y est contraint. Si le Négresco, le dernier en date des palaces de la Belle Époque, à son entrée non comme aujourd'hui sur la Promenade, mais au nord, sur une courte rue de derrière, c'est, dit-on, pour éviter aux élégantes le risque de ternir la blancheur de leur teint au soleil du Midi. L'été, il est de bon ton d'émigrer vers les stations de montagne, vers les villes d'eau de Savoie, d'Auvergne ou de Suisse. En bref, on vient à Nice pour y prendre, au sens littéral du mot, ses quartiers d'hiver. "L'exploitation des étrangers n'a, écrit en 1909 Ardouin-Dumazet, qu'un temps, l'hiver. Les indigènes y prennent une part des plus modestes, ils se contentent de louer leurs maisons et d'approvisionner les marchés. Maîtres d'hôtels, cuisiniers, valets et femmes de chambre, cochers, coiffeurs, bijoutiers, tout ce personnel innombrable qui vit des oisifs et des malades, viennent à l'entrée de l'hiver et s'en vont au printemps. Ceux qui sont continuellement à la recherche de la vie factice, dite mondaine, retrouveront les mêmes gens dans les villes d'eaux, dans les stations d'été, sur les grandes plages. Vichy, Aix-les-Bains, Chamonix, Genève, Zermatt et cent autres lieux fameux voient, l'été, toute une population arriver de Nice et de la Riviera pour reprendre la vie interrompue aux bords de la Méditerranée. Même les conducteurs de voitures s'envolent comme des oiseaux migrateurs. Grenoble, Aix, les stations estivales des Alpes, sont desservis, l'été par les victorias et les Landaus de Nice et de Cannes; les diligences et voitures d'excursions n'ont d'autres postillons et conducteurs que ceux de la Corniche. Le rouet abandonné au bord du Paillon est repris au pied de la Mer de Glace."

Ce balancement saisonnier qui berce la vie de la ville avec la régularité d'un pendule ou d'un des grands phénomènes naturels du genre de la mousson est encore aggravé dans les dernières années par les exigences nouvelles des déplacements, voyage et séjour, qui commencent à s'apparenter à la mobilité de notre tourisme contemporain." Le défaut capital de nos immenses caravansérails est que l'augmentation des frais généraux pousse au raccourcissement de la saison, déjà raccourcie par les habitudes nouvelles des voyageurs, note en 1913 de Souza. Au bon marché des voyages et à la facilité des moyens de transport qui permettent des séjours brefs et variés s'ajoute pour les grands hôteliers l'obligation d'une moyenne correspondant aux frais d'un personnel très nombreux et d'un entretien de luxe: le "palace" doit être combla pour rapporter. Naturellement il ne peut l'être que pendant quelques semaines, d'où tendance à n'ouvrir que le plus tard possible et à fermer le plus tôt. " Tant pis pour ceux qui aimeraient prolonger leur séjour. "La beauté du printemps ici a étendu sa renommée. La longueur des journées provoque aux excursions; le succès des services automobiles est Candissant. Impossible de rester: on ferme! On ferme non seulement parce que cette petite moyenne du printemps serait insuffisante, mais parce que nos hôteliers de la Riviera ont presque tous une maison aux bains de mer du Nord, aux eaux ou dans la montagne, et qu'il faut ouvrir là-bas à date fixe comme ici on ferme. Les habitudes "niçoises d'ailleurs ne les retiennent pas. Bien avant les premières chaleurs, Nice ne demande qu'à s'endormir. Depuis des semaines elle a préparé ses hôtes à partir, en leur signifiant par toutes les voix de-Mille affiches, et jusque par de grandes lettres d'or illuminées le soir suris propre mais de l'ancien maire, qu'ils n'avaient qu'à s'en aller à Aix-les-Bains; à Dinard, à Saint - Sébastien, etc... Nos voyageurs se le tiennent pour dite ceux-là, s'imaginent que dès le mois de mai on est à Nice sous l'Equateur et la, vraie saison est presque réduite à deux mois: février et mars".

b) La clientèle.- Dans la seconde moitié du siècle, on fait enfin justice d'un mythe qui a eu la vie dure. Le climat de Nice ne guérit pas les vrais malades, sérieusement atteints, et moins encore les tuberculeux que les autres. "Nice, n'en déplaise à certains médecins à bout d'ordonnances, n'est pas une ville de malades, surtout pour les poitrinaires, écrit le guide Conty en 1895. Que Nice soit... le rendez-vous hivernal de l'aristocratie européenne, je le veux bien.... Mais faire espérer aux poitrinaires ou aux anémiques qu'ils y retrouveront la vie prête à leur échapper, voilà l'erreur, le mensonge; l'odieuse réclame". Le soleil n'a point empêché le tsarévitch de s'y éteindre dans la nuit du 24 au 25 avril 1865 et Bashkirtseff n'y a point trouvé la guérison, malgré ses fréquents séjours, puisqu'elle meurt à Paris âgée de moins de 25 ans en 1884. Nais si l'on reconnaît que ce ciel plus débilitant que tonifiant est contre-indiqué aux grands malades et leur est plus néfaste qu'efficace et si la légende de la cure miracle, à laquelle on avait cru jadis, s'évanouit, il reste que les valétudinaires y trouvent un soulagement à leurs maux."Ils promènent leurs rhumatismes et leurs catarrhes de dix heures à midi et d'une heure à trois sur la Promenade des Anglais, observe Ardouin-Dumazet en 1909... . Ils ne sont pas bruyants, pas encombrants et ce n'est pas eux qui donnent à Nice son caractère véritable". Même son de cloche en 1884 déjà, dans l'ouvrage consacré à l'Exposition "Une autre Nice s'est formée, composée de gens tranquilles, de fortune modeste qui ont pris la douce habitude de venir chaque année réchauffer leurs rhumatismes au soleil du Midi, lit-on dans Nice-Exposition. Tandis que l'Hôtel du Luxembourg, le Grand Hôtel, le Cosmopolitain, l'hôtel de la Méditerranée, l'hôtel de la Paix réservent leurs appartements aux princes de la finance, aux grands seigneurs ou aux joueurs heureux, il s'est fondé une foule de pensions, à la mode anglaise, où l'on peut vivre à des conditions normales. La vie n'est pas chère à Nice pour ceux qui ont les goûts simples et chaque année le nombre augmente de ces hôtes d'hiver moins favorisés par la fortune et que le bon marché relatif des voyages et du séjour à Nice y attire invinciblement ". Voilà pourquoi Nice étant aux yeux de beaucoup synonyme de repos et de calme l'introduction d'établissements de jeux n'y fut pas précoce." Mais, comme le fait remarquer justement Ardouin-Dumazet en 1899, ce qui constitue la prospérité de Nice et son élégante population d'hivernants, ce sont presque exclusivement les représentants de la haute et non pas les malades." Et, en effet, ceux qui continuent à donner le ton à la saison sont toujours les mêmes privilégiés de la naissance et de la fortune, le même monde des puissants et des riches, têtes couronnées, membres de l'aristocratie, membres de la grande finance et de la grande industrie. Auprès de la reine Victoria et des lords anglais, de la famille impériale et de l'aristocratie russes, c'est un von Derwies dont le père édifia une fortune colossale en créant le réseau ferré tsariste, une madame Henri Germai dont le père et le mari sont des magnats de la finance. Combien sont-ils? "Je crois, répond en 1899 Ardouin-Dumazet, qu'on peut estimer à 20.000 les grands hivernants". Mais, d'après le contexte, il s'agit de la Côte d'Azur entière, de Cannes à Menton. Cependant il y a aussi, et de plus en plus, la foule des anonymes, ceux qui hantent les pensions à prix modéré; ceux qui ont économisé pendant des années pour se payer le train de plaisir qui les conduira au Carnaval. De Souza peut parler en 1913 de "l'expansion grandissante de l'hivernant moyen, même populaire, la ruée des allemands de couche sociale inférieure, et même des Russes de classe médiocre dont la colonie se monte aujourd'hui à Nice à 7.000 ou 8.000". Il serait très faux, du reste, d'enfermer dans une nomenclature rigide les milliers d'hommes et de femmes que Nice accueillit alors. Il suffira de rapprocher, pour le démontrer, deux noms et deux dates. Marie Bashkirtseff Moussia, l'adolescente d'une quinzaine d'années qui, autour des années 75, fut une des plus gracieuses figures de la Promenade, meurt loin d'elle, le 31 octobre 1884. Nietzsche, souffrant, arrive en novembre 1883 et y passe le premier des cinq hivers à l'issue desquels il gagne Turin, en avril 1888,pour sombrer l'année suivante dans la folie, après avoir Employé son séjour sur la côte à méditer et à écrire la "Volonté de puissance" dont il emporte avec lui le manuscrit à son dernier départ.



LE SITE DE NICE

LEGENDE ET COMMENTAIRES AU VERSO

L'ADAPTATION DE LA VILLE AU SITE.

Les numéros du croquis renvoient aux secteurs urbains suivants:

1.- Bellet
2.- Carras
3.- Cimiez
4.- Colomars
5.- Fabron
6.- Gairaut
7.- Les Grenouillères
8.- La Lanterne
9.- Le Mont Boron
10.- Pessicart
11.- Riquier
12.- Les Sagnes
13.- Saint-Antoine-de-Ginestière.
14.- Saint-Isidore
15.- Saint-Pancrace
16.- Saint-Pierre-de-Féric

Au début de notre siècle l'agglomération a pris possession de la petite plaine alluviale constituée derrière la Baie des Anges par le Paillon et de courts ruisseaux, aujourd'hui couverts, dont le lit, le plus souvent à sec, servait jadis de chemin -on disait "les vallons"- vallons Saint-Michel, de Saint-Barthélemy, de la Mantéga. Elle se glisse sur les atterrissements du Paillon à Riquier (11), et au-delà, sur Saint-Roch, elle pousse jusqu'au fond de l'hémicycle de Gairaut (6), progressant partout en une aire à peu près régulièrement plane lui est favorable, nonobstant un sous-sol gorgé d'eau dans les parties basses.

L'habitat dispersé s'attaque aux collines calcaires de l'est, mordant grâce à l'ouverture de la Basse Corniche du bord de mer dès la réunion de Nice à la France sur la pointe méridionale du Mont Boron (9), puis sur le revers oriental de Cimiez (3), qu'il colonise entièrement après 1880.

Quant aux lanières de poudingues (1-5-8-10-13-15-16) sciées dans la masse d'un delta pliocène relevé du Var (450 mètres au nord, 75 au sud) par des torrents dont seul est notable celui du Magnan qui partage leur masse en deux, après avoir été pendant des siècles terres de bandite où pâturent, l'hiver, les troupeaux transhumants du Haut-Comté, elles sont conquises par la culture florale.

La plaine inférieure du Var, rive gauche, entre le delta actuel (2-7-12) et les confins de la commune (4-14), protégée par des digues, drainée et assainie après 1560, devient une petite huerta maraîchère et fruitière.

Si l'on classe les n'ôtes de Nice d'après leur nationalité, on constate que, par rapport au demi-siècle précédent, leur origine, sinon leurs effectifs respectifs, n'a pas changé. Depuis 1860 les Français sont de loin les plus nombreux. Les étrangers.se partagent essentiellement en trois groupes. Par ordre de priorité, parce qu'ils ont été les découvreurs de Nice, comme d'ailleurs ils le furent de Cannes ou de Menton, de Bordighera ou d'Alassio, les Anglais occupent la place d'honneur comme en témoigne le souvenir vivace du passage de la reine Victoria. Elle y vient une première fois en avril 1895, puis quatre années de suite, de 1896 à 1899 meurt en 1901. Sa petite voiture, son petit âne Jacko, gros et rond, sont légendaires et son piqueur qui la précède en ville en, criant "La Reine passe" pour qu'on lui fasse place nette. L'influence des Russes par le chiffre et par la distinction de leurs représentants grandit lorsque Nice accueille, pendant les deux hivers 1856-57 et 1859-60, l'impératrice douairière veuve de Nicolas I, puis, pendant l'hiver 1864-65, sa bru, la femme d'Alexandre II, et qu'elle est alors associée au deuil du couple impérial qui y perd son fils en avril 1865, le tsar qui y avait accompagné son épouse en octobre 1864, y revenant pour assister à la fin et aux obsèques du tsarevitch. Parmi les plus fastueux des ressortissants russes est von Derwies. Quant aux Allemands, ils ont pour chef de file le roi de Bavière détrôné Louis Ier qui y passe ses dernières années de 1862 à 1668, année où il y meurt au mois de mars. Des princes prussiens résident à Nice ou lui rendent visite dans les dernières années de l'Empire et, à la même époque, le roi de Würtemberg et sa femme sont deux fidèles hivernants. Plus tard on y voit des princes turcs; le prince Stirbey est roumain et les Diesbach qui possèdent l'une des plus belles demeures de la Promenade sont une famille suisse. Et voila pourquoi Nice compte, en 1914, outre doux églises orthodoxes russes, plusieurs temples réformés.

c) Le logement. L'usage de primitivement aux impératifs d'une époque où l'on ne disposait que d'auberges inconfortables persiste de passer l'hiver dans des villas, des maisons ou des appartements pris en location. C'est la règle pour qui vient an famille avec une domesticité plus ou moins nombreuse et qui veut reconstituer chez soi le décor familier de sa vie quotidienne sans être dépaysé par le changement de résidence. "Les villas coquettes, écrit Ardouin-Lumazet en 1909, les palais majestueux meublés avec goût et confort fournissent aux plus fortunés l'équivalent de leurs demeures personnelles. La plupart .ont fait venir leurs propres attelages et leurs voitures". Il précise, à propos, de ces hôtes de marque qu'à l'arrivée ils ont loué soit un appartement de 3.000 à 8.000 francs, soit toute une villa de 5.000 à 20.000 francs". Nous reverrons ci et là quelques-unes de ces villas célèbres dont les principales sont sur la Promenade: telle la villa Diesbach, anciennement de Orestis, et plus tard Landau, où résida la veuve de Nicolas Ier et, pendant les semaines qui précèdent son transfert à la villa Bermond où il meurt, le tsarevitch; telle encore la villa Lions, où meurt en 1860 la duchesse Stéphane de Bade et qui fut la dernière résidence de Louis lori Parmi ces maisons qui ont conquis par la qualité de leurs occupants leurs lettres de noblesse, figure la villa Bermond où réside la tsarine lorsqu'y meurt son fils. Cependant il devient de plus en plus fréquent d’être non plus seulement locataire, mais aussi propriétaire. Imitant sur place lady Rivers dès avant 1792, puis Smith au château de l'Anglais, ou à Cannes lord Brougham et au Cap Ferrat Léopold II, nombreux sont les habitués qui se font construire leur propre demeure. La Promenade certes, en fournit des exemples: le prince Stirbey y fait élever celle où il meurt en 1869. Mais ce sont surtout les collines des alentours qui sont le site de prédilection des grands domaines aux vastes parcs dont Valrose et l'Oliveto à Cimiez ou la villa Vigier, réplique de la Ca'd'Oro vénitienne, au Lazaret, ou encore le Parc Chambrun dessiné à Saint-Maurice dans l'ancienne propriété du comte de Pierlas sont des témoins presque tous disparus. La maîtresse de maison de l'Orangini, madame Henri Germain y est bien aussi dans ses pierres, mais elle s'est contentée d'aménager un bâtiment ancien. De toute façon, occupant ou maître des lieux, on ne descend à l'hôtel qu'en arrivant, le temps de se mettre en quête si ce n'est déjà fait d'une résidence de son choix pour six

Mois. Le guide Conty (saison de 1895) signale: "Maisons meublées". Les personnes qui ne voudront pas descendre à l'hôtel trouveront à Nice des maisons meublées ou de ravissantes villas à louer au mois ou à la saison. Si vous êtes en famille. Les personnes qui viennent à Nice pour la première fois et qui sont sans relations et sans correspondant feront bien, en arrivant à Nice, de S'installer pour quelques jours dans un des hôtels que nous recommandons et de chercher, dès leur arrivée, soit uni maison particulière, soit un appartement". Il va de soi qu'il y on a pour toutes les bourses. Le guide d'Arcy (1883) donne des prix de location, pour la saison, qui s'étirent de 3.000 à 25.000 francs pour une villa et de 1500 à 6 ou 8.000 frs pour un appartement meublé. Nice -Exposition (1884) détaille plus. Il en conte pour la location à la saison, soit du Ier novembre au 30 avril, sur la rive gauche du Paillon de 400 à 600 frs pour un petit appartement meublé et de 1000 à 2000 Jour un appartement de famille. Dans la ville moderne, sur la rive droite, les prix sont sensiblement plus élevés: 300 à 800 frs pour une ou deux chambres, 2.000 à 6.000 frs pour un appartement complet. Pour une villa 4.000 à 10.000 et même plus. Des agences servent d'intermédiaires entre les propriétaires et les hivernants à la recherche d'un logement.

Mais l'innovation qui est dans ce domaine le trait original, c'est le rôle grandissant de l'hébergement collectif, autrement dit de l'hôtellerie. Celle-ci, certes, existe avant 1860 et l'on cite déjà des maisons dont la réputation est bien assise qui prolongent, d'ailleurs, leur existence tard dans le siècle: tel l'Hôtel des Étrangers qui poursuit, en perdant de son lustre, il est vrai, sa carrière jusqu'en 1936; tel encore l'Hôtel Chauvain, quai St-Jean-Baptiste, n°19, devenu le Cosmopolitain Hôtel avec 250 chambres et 20 salons de famille. Mais ce qui est nouveau, c'est l'ampleur prise par la formule et la diversité de sus aspects. On peut dire que c'est l'âge d'or de l'hôtellerie. Mais on bute, là encore, sur la statistique. Tenons pour exacte la liste elle est officielle du Syndicat des hôteliers: 128 établissements et 7.000 chambres en 1900, 182 et 10.000 en 1910, encore que la Chambre de Commerce en donne pour 1909 une non moins officielle de 132 hôtels et 13.334 chambres. Retenons de préférence cette dernière, car le syndicat ne groupe pas nécessairement tous les responsables de la profession. Cependant, dans l'un et l'autre cas, nous n'en sommes pas mieux informés relativement à un élément pourtant fondamental de la connaissance de cette industrie: quelle est la part qui revient dans ce total à chaque catégorie d'établissements. De toute façon, il apparaît qu'il en existe de toute classe. Ce sont évidemment les plus importants sur lesquels nous possédons le plus de renseignements. Les plus célèbres sont les palaces, dont l'existence fut d'ailleurs, pour la plupart, de faible durée, puisqu'elle coïncide avec les 25 dernières années de la Belle Époque. Les plus connus sont ceux de la Promenade et ceux de Cimiez que nous évoquerons plus loin. Nous y verrons notamment que Victoria fut une fidèle ici de l'hôtel, ce qui parait en contradiction avec ce que nous disions plus haut. La vérité est que la reine est accompagnée d'une suite si nombreuse de dizaines de personnes de tout rang et d'une telle masse de bagages qu'aucune villa n'aurait pu 1' accueillir. Et d'ailleurs, dans l'hôtel dont elle loue toute une aile, elle ne vit pas à l'hôtel. Elle a tout amené avec elle, du chef cuisinier et des marmitons aux serviteurs, des équipages au linge, à la vaisselle et au mobilier -elle couche dans son lit- si bien qu'elle reconstitue au palace les conditions de l'existence en un domicile privé, par quoi on retombe sur la formule précédente. Toujours est-il que l'hôtel, surtout de luxe, s'incarne avec ce moment culminant de la vie de saison. La première vision de 1' arrivant est une cohorte de voitures et d'employés chargés de sa réception. "Les trente et quelques principaux hôtels de la ville, remarque en 1883 le guide d'Arcy, envoient, à l'arrivée de chaque train, leurs omnibus pour faire le service des voyageurs". Le spectacle est décrit par de Souza (1913): "ils voient remuer lourdement une vague humaine, épaisse, bleue et noire, scintillante d'éclairs et de rayons. A côté, en deux énormes trains rectilignes, un équipage d'omnibus multicolores et d'autos laqués projette des feux de cuivre étincelants. C'est la mobilisation de l'industrie hôtelière à Nice au devant de Leurs Excellences, les voyageurs".

La vie quotidienne du riche hivernant reste à écrire. Pour meubler ses journées de désœuvré, Nice a enrichi la panoplie de ses distractions, ajoutant aux cercles et aux réceptions intimes les établissements de jeux, les fêtes et les divertissements collectifs. Vers la fin du siècle quatre cercles se partagent le gratin. L'ancêtre, le guindé Cercle Philarmonique, est fréquenté par la vieille société niçoise, le Cercle Masséna en est une filiale rajeunie, le Cercle de la Méditerranée est le rendez-vous de l'élite des hivernants et le Cercle de l'Athénée celui des hommes de lettre, des artistes et des savants. Il serait fastidieux d'énumérer les mille moyens que déploie cette société superficielle et frivole pour tuer le temps: fêtes, matinées et thés dansants, bals, dîners, réceptions se succédant, papotages et futilités d'un monde qui est la cible des sarcasmes d'un Jean Lorrain. "Toutes les hôtesses de ces villas, observe Ardouin-Dumazet en 1909, ont leur jour annoncé par les journaux qui enregistrent également les noms des visiteurs avec une épithète gracieuse pour chacune des visiteuses". Il y a môme, en cette fin de siècle, un salon où l'on cause: c'est celui que tient dans le décor d'un admirable, jardin du quartier de Brancolar la maîtresse de maison de l'Orangini. Jules Bertaut n'a pas mal dépeint l'ambiance que cette femme, fille d'un gouverneur de la Banque de France et épouse du fondateur du Crédit Lyonnais, y a créée en attirant tous ceux de ses voisins qui ont un nom dans la pensée et l'art de son époque. Mais, depuis la réunion, d'autres passe-temps ont vu le jour. Le test de Monte - Carlo ayant été probant, Nice, tard venue aux établissements de jeux, s'y convertit si pleinement qu'elle en compte, à la veille de 1914, cinq: le Casino municipal et la Jetée Promenade avec double exploitation, la petite mise et la grosse l'Olympia, l'Eldorado et le Rursaal. On e augmenté non seulement leur nombre, mais aussi celui des heures où l'on joue et les bénéfices nets du Casino Municipal passent de 611.800 fr. pour l'exercice 19104-05 à 4.824.266 pour l'exercice 1911-12. Et il faut ajouter les grands cercles à demi-ouverts, les cercles aristocratiques vraiment fermés et les tripots clandestins.

Le Carnaval, en faisant peau neuve, devient la manifestation oui a le plus popularisé le nom de Nice à l'extérieur. C'est par l'initiative prise en 1873 par Saëtone de confier à un Comité des Fêtes la charge de l'organiser sous le patronage de la municipalité que sortit de la grossière liesse du passé un spectacle discipliné, réglé comme une représentation théâtrale. Une querelle ayant opposé en 1875 les partisans du char primé, du genre poncif, à ceux du char des "Ratapignata" -chauves-souris- traité sur le mode plaisant, auquel allaient les suffrages du public, le remplacement du Comité entérina pour l'avenir le choix de l'opinion en orientant vers le ton badin et bouffon ces festivités qui se sont haussées à la dignité d'une véritable institution. Rien n'y a été changé depuis que los confettis de papier ont commencé à être utilisés en 1892. La première bataille de fleurs a lieu en 1876. Les courses de chevaux, à la Californie, où un hippodrome est aménagé sur les lasses terres du Var à partir de 1858 sont un nouveau prétexte à déploiement de toilettes et d'élégance. Et il n'est pas jusqu'à l'aviation naissante qui ne soit annexée pour satisfaire les désirs de cette foule avide de curiosités, comme le montre le grand meeting aérien d'avril 1910 qui passionne plus de 400 000 spectateurs. Dans un chapitre intitulé "Nice-Cosmopolie", Ardouin-Dumazet décrit en 1909 la journée du riche oisif dont il calcule le budget. Il déjeune soit à la Réserve de Nice ou de Beaulieu, soit à l'Hôtel de Paris à Monte-Carlo, soit au Righi d'hiver de la Turbie. Il consacre l'après-midi aux visites ou au lawn-tennis ou encore aux thés, aux bals, aux matinées musicales. Le dîner est une nouvelle occasion de déployer luxe et toilettes et enfin la soirée s'achève à Monte-Carlo où les hommes jouent tandis que los femmes vont au concert ou à L'Opéra. De retour à Nice on termine la nuit par des bals dans les cercles ou dans les grands hôtels.

Exception faite des deux autres fonctions qui seront étudiées plus loin, aucune activité n'a de vigueur à Nice que si elle est en relation directe avec la fonction d'accueil. C'est elle qui est le grand moteur de la spéculation, des transactions immobilières, des agences, du commerce. Dr. Souza observe en 1913 qu'en une trentaine d'années le nombre des patentes a quadruplé, se gonflant de 3104 en 1880 à 12.109 en 1906. Pour le principal commerce de luxe,

la joaillerie et la bijouterie dont Nice est après Paris, le grand marché, on en dénombre 160 en 1913 contre 120 une dizaine d'années plus tôt. Le cadre des magasins des quais Masséna et Saint-Jean-Baptiste, reconnaît Ardouin-Dumazet en 1909, ne le cède en rien à celui de la rue de la Paix et surclasse celui de toutes les villes de province. L'Éclaireur du 23 mai 1683 note de son côté: "Nice doit la prospérité croissante dont elle a joui jusqu'à ce jour à deux industries sœurs: la location meublée sous forme d'appartements, de villas, d'hôtels, peu importe, et le commerce de détail qui a pour but de fournir aux besoins de la consommation locale. Au point de vue de l'importance les deux se valent. Si nous avions une préférence à accorder, ce serait à ce commerce de détail d'où sont sorties presque toutes les grandes fortunes de Nice".

Et l'on ne saurait mieux faire pour finir qu'invoquer un dernier témoignage en rappelant comment l'empreinte de la fonction hospitalière test alors si vigoureuse qu'elle force même la nature. Elle a pour conséquence, en effet, la formation d'un paysage végétal composite par l'introduction dans une flore à peu près immuable depuis des siècles d'une foule de nouveaux venus si envahissants que certains les jugeront bientôt indésirables. Certes Nice et le milieu du siècle n'ont pas le monopole de l'acclimatation botanique. A Nice même il y avait des précédents. La Petite Afrique de Beaulieu lieu n'usurpe pas son nom et, à Menton, paradis du citronnier depuis dus siècles, la banane mûrit et les plantes les plus frileuses s'accrochent aux rochers calcaires de Garavan. Mainte station provençale ou ligure, telles Bordighera qui, dès 1584 a le privilège de fournir Rome en palmes des Rameaux ou la Mortola dont les jardins sont alors créés par Hanbury, peut s'en prévaloir. Mais c'est bien à Nice et à partir des années 50 qu'elle manifeste le plus tôt et sur la plus grande échelle. Dans un pays pauvre introduire pour le seul agrément des yeux, donc à des fins gratuites et non rentables, des inutiles est un luxe que l'on n'a pas le loisir de s'offrir. S'il y avait bien eu des essais, ils avaient été limités. Très anciennement les "plantes grasses" et les agrumes avaient fait une percée d'avant-garde, ceux-ci seuls d'ailleurs entourés de soins parce qu'ils étaient entrés dans le cycle des cultures rémunératrices. Mais l'initiative d'une véritable politique de l'acclimatation ne pouvait venir que des étrangers. Une tentative, sous le Premier aspire fut sans lendemain. Il était logique que l'apogée de la vie de saison s'accompagnât d'une expérience qui aboute à la grande invasion venue de l'Amérique ou de l'Afrique australes, de l'Asie des moussons ou de l'Australasie. Non seulement la gamme des espèces adaptées est étendue, mais beaucoup y sont naturalisées. Car, si les plus résistantes, le laurier cerise, l'aucuba, l'aralia, l'aspidistra ou l'humble misère (tradescantia) s'accommodent de cieux moins cléments, c'est en caisse ou réduits à la condition de plantes d'appartement à la taille naine, alors qu'à Nice elles prospèrent en pleine terre, s'y développent avec des dimensions normales sans réclamer d'attentions spéciales et se reproduisent souvent spontanément sans le secours de l'homme. Ce qu'il faut, en effet, mettre en lumière, ce ne sont pas les tours de force que l'on a réussis, les raretés d'amateurs exceptionnelles, acquises à prix d'or et de technique, remises en question par la moindre chute de température, c'est eue les plantes exotiques font partie de l'environnement et contribuent au dépaysement. "Il faut voir l'air ébahi du bon bourgeois de Montdidier ou de Parthenay venu par train de plaisir au moment du carnaval et se trouvant en face de ces végétaux si différents des betteraves de Picardie ou des choux poitevins". (Ardouin-Dumazet 1909). On n'a que l'embarras du choix. Le plus populaire est le palmier qui donne-à la Promenade son aspect classique et dont mainte variété se répand alors que disparaît la seule indigène, le palmier nain (chamérops humilis). Parmi les arbres, le mimosa calcifuge, bien qu'il se plaise mieux à Cannes ou dans l'Estérel, est fréquent comme l'eucalyptus géant; le brachychiton, aux feuilles de peuplier, (brachychiton populéum) et aux clochettes blanches dresse son fût droit au port superbe, le faux poivrier (echinus molle) laisse retomber ses rameaux et ses panicules de fruits rouges avec la grâce du saule pleureur et l'oreopanax (oreopanax nymphaefolia) étale de larges feuilles arrondies. Le bananier, à défaut de donner des régimes comestibles, dresse son panache de feuilles démesurées, mais la seule nèfle que l'on connaît à Nice, celle qui s'y vend sur les

marchés où elle apparaît avec la cerise, est le fruit du robuste et très commun néflier du Japon (Eriobotrya japonica) dont la culture a multiplié les variétés, et parmi les arbustes, souvent sarmenteux, les touffes buissonnantes ou les tiges grimpantes, les plus courantes sont le justicia, le très décoratif ricin, le cotonéaster aux ceux de corymbes de fleurs blanches et de fruits rouges comme l'aubépine, le pittosporum qui embaume mai du parfum de la fleur d'oranger, le plumbago aux fleurs bleu pale ou le lantana aux bouquets orangés et pourpres palissadant comme le bougainvillée qui tapisse des pans de murs entiers, la chayotte (scchium adule) ombrageant les tonnelles. Toute cette gamme de représentants d'une végétation qui ne se dépouille pas pendant la saison froide accentue encore le caractère de la flore indigène. Cet envahissement finit par provoquer une réaction. Avec de Souza qui s'en prend au palmier "Tout disparaît crevant la manie du palmier, ce modèle du plumeau.... Le palmier ici n'est que du décor faux. Il ne doit pas d'une dissonance trop continue rompre l'harmonie végétale naturelle à la région" d'autres prêchent la croisade contre les intrus. Tel, à Beaulieu Pontremoli, l'architecte de Kerylos, qui s'applique à respecter la simplicité de la parure originelle et ses affinités avec la Grèce. Aujourd'hui que l'ignorance et la cupidité s'acharnent sur les pauvres restes de ce qui fut la gloire de Nice à la Belle Époque, ces puristes seraient moins délicats sur ce chapitre.

Cependant Nice commence à payer la rançon du succès. Les embouteillages sont déjà son lot. "Ce n'est plus une route de promenade, constate de Souza en 1913 à propos de la route de Nice à Monte-Carlo, c'est une grande artère de circulation citadine dont l'encombrement à l'entrée de la ville ne le cède en rien à la route du Var ou de France devenant rue de France. En plus de la double ligne du tram électrique, le nombre des véhicules d'année en année prend des proportions stupéfiantes". A l'entrée du boulevard Carnot on enregistre en pleine saison depuis 1908 le passage des véhicules. Ils doublent presque en un an de 1909 à 1910.

Le 10 mars 1910 on compte 934 automobiles en 1903 la moyenne était seulement de 55 1058 voitures ordinaires, 311 cycles. Le 16 février et le 2 mars 1911, les deux premiers chiffres étaient respectivement 925 et 1019, 1119 et 972, le 29 février et le 14 mars 1912, 1336 et 1043, 1218 et 903. Mais il n'y avait plus que 215 bicyclettes en moyenne "La route devient trop dangereuse" conclut-on: il est vrai que par endroits la chaussée ne mesure que 8 mètres de largeur!

Le renouvellement de deux fonctions anciennes. Le marasme des autres.

La fonction d'accueil suffisant pour, l'essentiel à assurer la fortune de la ville, les autres fonctions en sont éclipsées et demeurent subalternes. Elles n'en sont pas pour autant absentes. L'une même, la fonction agricole, sort du rang. La fonction militaire compte aussi mais pour le reste il faut dresser un constat de carence.

L'agriculture continue à tenir une place importante. La surface bâtie n'occupe, en effet, qu'une faible partie d'une superficie communale de 72 km2 qui, au nord, pousse, le long du Var, une pointe jusqu'au hameau de Saint-Isidore et s'appuie aux premiers contreforts préalpins du Mont Chauve, englobant les collines et les vallons de poudingues de Pessicart à Saint-Pierre-de-Féric et à Saint-Pancrace, de Fabron à Saint-Antoine-Ginestière, à la Lanterne et à Bellet. Les gains, d'ailleurs, y compensent largement les pertes. Si les cultures reculent aux approches de l'agglomération, cédant la colline de Cimiez ou, dans la basse plaine du Paillon, les jardins irrigués de Riquier et de Saint-Roch, elle fait, en revanche, la conquête de la rive gauche du Var qui appartient presque entièrement à la ville depuis le delta, au sud, où les lieux-dits les Sagnes et les Grenouillères rappellent. L'état primitif, jusqu'aux confins de la commune de Calamars sur une douzaine de kilomètres de longuet. A vol d'oiseau et qui, enfin endiguée, drainée et assainie en quelques années après 1860 devient un morceau de choix.

Aussi, comme par le passé, les bras occupés aux travaux de la campagne sont-ils nombreux à Nice où les produits du sol demeurent une source de revenus considérables. Liais c'est au prix d'un renouvellement intégral.

On assiste, en moins de cinquante ans, à l'agonie de l'économie rurale traditionnelle qui, bien portante encore en 1860, est moribonde en 1914 et à son remplacement par une économie radicalement différente. La fleur coupée ici, les légumes et les fruits là, chacun sur son aire propre, se substituent à l'olivier et à l'oranger. L'effacement de l'arboriculture d'antan inaugure l'ère moderne.

Dès la fin du siècle, la concurrence de l'Espagne, de la Sicile et de l'Algérie a été fatale aux agrumes et leur décadence est complète. En 1909, Nice expédie 3.500.000 des 10 millions de fruits récoltés par la région. On cite encore quelques jardins célèbres. Mais ce Sont des condamnés en sursis et qui n'ont plus longtemps à vivre: au revers de la colline de Cimiez et près du couvent rie Saint-Pons, celui de la villa Clary "dont les bosquets d'orangers sont devenus classiques dans l'histoire do l'horticulture" ou les milliers d'arbres de la villa Bermond qui ne résisteront pas au lotissement du Piol consécutif à l'Exposition de 1883-84. Sont à sauver avec la villa de Cessole "sa plaine d'orangers", ce fut un des multiples vœux pieux que formula en vain de Souza.

L'oléiculture n'a pas un sort meilleur. Elle souffre des maux communs à toutes les régions qui vivent de l'olivier: les attaques de la mouche guettent le fruit, une seule récolte est honorable sur deux. Bien qu'il continue à être respecté comme l'arbre sacré et à être l'objet de soins attentifs, élagué régulièrement, labouré, frimé en même temps que les cultures de céréales ou de fèves qui se font sous son couvert, il est voué à être supplanté par la première culture de remplacement plus favorable que la conjoncture lui suscitera.

Les deux piliers sur lesquels repose l'ancien régime rural sont donc sérieusement ébranlés et menacent ruine. En contre-partie, deux spéculations, aussitôt introduites, l'emportent au point qu'entre 1860, et 1914, sous le rapport des bénéfices aussi bien que sous celui des surfaces cultivées, le bilan des profits et des pertes n'est nullement déficitaire mais se solde plutôt par une balance positive. La première de ces deux spécialisations prend peu à peu possession de la basse plaine du Var qui, grâce à la fertilité du sol, aux facilités d'irrigation et à l'absence de mistral rendant superflues les barrières de cyprès et de cannes de Provence, se tranforme en une petite huerta que se partagent les champs de légumes et les vergers et quelques casiers d'herbe fauchée par les nourrisseurs pour être consommée en vert.

Mais quel que soit l'intérêt de ces cultures maraîchères et fruitières la grande affaire pour Nice est ailleurs. Elle réside dans la.culturc florale. Depuis les coteaux des Baumettes et de Saint-Philippe qui barrent l'ouest l'horizon de la ville jusqu'à la vallée du Var "les yeux, écrit de Souza en 1913, sont affligés par des versants dépouillés taillés en échelles". Nais si l'esthétique est offensée par la vue de ces terrasses dénudées qui découpent les pentes naguère habillées d'arbres, les gains du producteur sont substantiels. Alphonse Karr avait été un précurseur, mais folklorique. Les prémices remontent à 1875-76. La progression commence vers 1887 et s'affirme à partir de 1890 "jusqu'à la fantastique fortune" des années qui précèdent la guerre. On ne coupe sur la tige que la fleur capitale, seule estimée des amateurs dont le goût est devenu exigeant. Aussi l'offre ne suffit-elle pas à la demande qui reste supérieure à la production et, en 1911, on note que sur le marché niçois qui fournit l'Europe entière la fleur n'a jamais été plus chère depuis 7 ou 8 ans "Nul pays ne peut lutter", ajoute-t-on, l'œillet de Nice est imbattable, la Riviera italienne qui s'est mise à l'école de la côte française ne faisant pas exception.

Il est à remarquer, pour en finir avec elle, que c'est l'agriculture qui soutient les deux seules branches notables du grand commerce local, celle des huiles et celle des fleurs coupées, qui procèdent d'elle et n'en sont que le prolongement, toutes deux ne consistant qu'en de simples opérations de manipulation du produit brut. Tel est l'objet de l'épuration des huiles dont la prospérité survit à la crise de l'oléiculture régionale. Le négociant an huiles n'est pas un

industriel. Il se borne à laisser reposer le contenu de ses "piles", cuves aménagées dans le sol de son magasin, pour qu'il s'y décante de ses impuretés, puis à faire des coupages et des dosages, mais sans adjonction aucune d'une quelconque huile de graines afin de conférer au produit auquel il donne sa marque toute sa virginité. On exporte dans l'Europe entière, en petites quantités, car c'est un article de qualité qui est cher et un luxe réservé à une élite de connaisseurs fortunés.

La culture de la fleur ayant pour corollaire sa commercialisation par un réseau de distribution efficace Nice s'en est, dès le principe, arrogé le monopole. C'est une activité entièrement autonome concentrée entre les mains d'expéditeurs spécialisés dans l'achat, l'emballage et l'acheminement vers les centres consommateurs de la production dos centaines de floriculteurs des environs qui, pendant la nuit, apportent au marché de la ville les fleurs coupées le soir. Travaillant du 15 octobre au 15 mai 10 heures par jour sans arrêt, de 4 heures du matin à 2 heures de 1' après-midi, 250 à 300 commissionnaires pour les halles et les maisons de gros, dont 100 sont allemands, n'ont jamais trop de main d'œuvre. Une emballeuse gagne de 75 à 120 francs, en moyenne 80 à 85 francs par mois. Ces résultats sont d'autant plus surprenants que, malgré les progrès des transports qui les ont seuls rendus possibles, il faut à un colis, par les trains los plus rapides, 24 heures pour Brest ou Amsterdam, 5 jours pour Christina, Stockholm, Saint-Pétersbourg ou Moscou et qu'un panier de 3 kg 1/2 paie à son entrée en Suède de 22 frs50 à 25 frs, 15 frs en Norvège et 12 en Russie, tous pays excellents clients.

Reste enfin un rôle qui n'est pas nouveau, encore qu'il soit renversé par rapport au passé. Nice, après comme avant 1860, demeure, en effet, bien que la vigilance doive s'exercer en sens contraire, place frontière. "La citadelle du Château, reportée sur toutes les cimes environnantes, la laisse une ville de guerre", observe de Souza en 1913. La fonction militaire est donc loin d'y être négligeable. Elle s'affirme même avec le contentieux franco-italien de l'ère crispinienne (1887-1896) qui souligne les dangers d'une ligne de démarcation laissant à l'Italie les crêtes de la Tinée et de la Roya supérieures. Non seulement on y dénombre une garnison forte en 1906 de 3.423 hommes et de 3.426 en 1911, mais elle est aussi le cerveau et l'arsenal d'un ensemble défensif échelonné sur le littoral et dans l'intérieur, dernier maillon d'une chaîne qui continue Briançon et Barcelonnette. Un chapitre dArdouin-Dumazet intitulé "Nice, camp retranché" évoque en 1899 los forts, les ouvrages, les batteries, les magasins et les poudrières qui l'environnent et se prolongent dans la montagne pour en maîtriser les passages. A la veille de la guerre on se plaint même que les réticences de l'armée à se dessaisir de la moindre parcelle de son domaine fasse peser per des servitudes périmée à des contraintes qui ne se justifient plus sur deux des plus beaux belvédères de la ville: au Mont-Alban , bien qu’ils soient depuis peu classés monument historique, le fort et ses abords appartiennent toujours au génie, au Château occupé au-dessus des Ponchettes par des baraquements d'artillerie si bien que "toute la partie haute est fermée, poste militaire encore, sans utilité aucune".

Les autres fonctions sont tout-à-fait secondaires et ne sortent de la grisaille que si elles ont poux aiguillon la vie de saison. Il en va ainsi de l'industrie, de la finance et du grand commerce. A la veille de la guerre ne fait exception que la manufacture des tabacs remontant à l'époque sarde qui a son existence propre et emploie 53 hommes et 659 femmes (1909). Mais qu'il s'agisse des gros profits, ceux du bâtiment, ou des moindres, comme ceux de la tabletterie d'olivier décoré et peint alors répartie entre de nombreux petits ateliers et deux maisons notables, ils dépendent étroitement de l'exploitation des étrangers. Quant au négoce des huiles et à l'expédition des fleurs, ils ne font que prolonger l’activité agricole. Tous les indices démontrent que l'atonie est, générale. Ainsi ne faut-il pas se leurrer sur la signification de l'installation d'une succursale de la Banque de France, privilège dont ne peut se targuer mainte ville notable de l'Empire: les raisons politiques et psychologiques l'ont emporté sur les raisons économiques. Rappelons le fiasco de l'Exposition internationale du Piol ouverte du ler décembre 1883 au l er mai 1884, l'humilité du port: agrandi une première fois par la

construction d'un môle extérieur de 100 mètres et par le calibrage du bassin de Lympia terminés en 1829, et une seconde fois, de 1890 à 1910, par un avant-port, son mouvement total a beau passer de 81.000 tonnes en 1865, 365.000 en 1913, ce n'est que le vingt-cinquième de celui de Marseille et le seul succès à inscrire à son actif est la liaison avec le Corse.

Les fonctions administrative, intellectuelle et artistique demeurent les parentes pauvres. Nice, capitale provinciale déchue, n'est plus qu'un chef-lieu de préfecture comme Digne ou Gap, dépendant d'Aix autant pour la Cour d'appel que pour la hiérarchie universitaire et elle a la nostalgie des prérogatives perdues du temps où elle était la résidence d'un gouverneur et d'un intendant, le siège d'une haute instance judiciaire. Pas ombre, d'autre part, d'un établissement d'enseignement supérieur, ni d'un musée digne de ce nom.

L'explosion démographique.

De Souza a raison, qui intitule en 1913 le chapitre second de son ouvrage "De Nice la petite à Nice la grande". Il ramasse en peu de mots les progrès accomplis depuis 1860. Analysons l'évolution démographique qui est l'expression la plus fidèle et la plus spectaculaire de leur ampleur qu'elle traduit avec une rigueur mathématique. Deux critères permettent d'en juger. Lee premier est, il va sans dire, la courbe de croissance de la population. Mais il en est un second, c'est sa composition qui pour tomber moins directement sous le sens, n'en est pas moins révélateur.

Le mouvement de la population accuse d'abord les incertitudes du début. Pendant vingt ans, du recensement le 1858 à celui de 1877, il apparaît, à travers lis résultats de cinq opérations successives -1858 (44.091), 1861 (48.273), 1666 (50.180), 1872 (52.377), 1877 (53.397)- que la ville n'a pas grossi de dix mille: âmes. On piétine. C'est une quasi stagnation, tout au plus une très lente progression. Puis, è chacun des sept dénombrements effectués de 1881 à 1911, le gain est tel que le nombre des habitants, en un tiers de siècle seulement, triple presque, atteignant le chiffre de 142.940 en 1911. Ce gain est peu près régulièrement de 10.000 âmes à chaque dénombrement jusqu'en 1901: 66.279 (1881), 77.478 (1886), 88.273 (1891), 93.760 (1896), 105.109 (1901). Entre 1901et 1906 on enregistre, en passant de 105.109 à 134.232, un excédent de 29.123 personnes, pour reprendre ensuite le même rythme avec 142.940 eh 1911. Non seulement, pendant cette période quinquennale exceptionnelle, Nice est, avec Péris et Marseille, la seule ville française à bénéficier d'une augmentation notable, mais de plus, alors que celle-ci, dans ces deux métropoles respectivement vingt et quatre fois plus peuplées, ne dépasse pas 49.325 et 26.337 unités et n'est que de 1,7 % et de 5,1 de leur population, à Nice la proportion s'élève à 21,7 %.

Mais c'est aussi la structure interne de sa population qui trahit la métamorphose de Nice. On assiste, en effet, pour le première fois, à l'altération profonde d'un noyau ethnique qui, auparavant simple et homogène, devient hétérogène et complexe. En s'accroissant le milieu humain s'est donc radicalement modifié en qualité comme en quantité. Jusqu'alors il est demeuré élémentaire malgré le cosmopolitisme que lui vaut, pondant le siècle qui précède 1860, la vie do saison. Celle-ci n'est qu'un phénomène de surface, los hivernants étant des oiseaux de passage formant, au sens plein du terme, une colonie qui ne se male pas à l'élément indigène et qui ne l'affecte en rien. Elle n'a donc pas changé la physionomie humaine d'une ville qui, plongeant ses racines dans son propre terroir, continue à assurer sur place son recrutement, qui grandit en vase clos par auto-accroissement, en puisant tout au plus un faible contingent à l'intérieur du Comté, au sein du monde rural de la montagne. Ce n'est pas une poignée d'étrangers, à peu&près uniquement ressortissants des états de la péninsule, royaume sarde compris, et Français, ceux-là beaucoup moins nombreux d' ailleurs que ceux-ci venus surtout de la Provence limitrophe, c'est-à-dire de l'ancienne sénéchaussée devenue arrondissement de Grasse, qui, noyés dans la masse des autochtones, ont pu en modifier sensiblement la

consistance. Or, après s'être ainsi limité à ce recrutement local en puisant ses hommes dans un rayon très restreint, le cercle d'attraction de Nice s'élargit et son action s'exerce très au delà de la province dont l'apport diminue dans la mesure où celui de l'extérieur augmente. Certes affluent Sas Français, de plus en plus nombreux et d'origine de plus en plus diverse, mais aussi, et c'est ce qui est à souligner, des Italiens. En même temps que grossit leur flot, leur proportion relative grandit, passant, en dix ans, de moins de 18 %; de la population totale en 1872 au chiffre record de 29,6 %en 1881, pour décroître à 26,4 % en 1891, se tassant pour se stabiliser à peu près : 24 % en 1896, 23,5 % en 1911. Ainsi la vague des Italiens commence à déferler au moment précisément où le Comté échappe au jeune état italien naissant. Que Nice ait appartenu pendant près de cinq siècles à la maison de Savoie n'est donc pour rien dans ce fait qui est nouveau et qui s'inscrit dans le grand mouvement conduisant à s'expatrier un excédent d'hommes à la recherche d'un gagne-pain. Ainsi Nice ne fait que subir la loi commune à mainte autre grande cité française, notamment du sud-est ou de la région parisienne. Tout au plus y avait-il ici des raisons supplémentaires d'attirance, des affinités, les besoins de main d'œuvre du bâtiment et des travaux agricoles et surtout la proximité de la frontière qui explique la provenance des immigrants. D'après la statistique de 1889, année où il y eut non un dénombrement général mais un recensement des étrangers, près de la moitié des 21.223 Italiens de Nice sont issus des deux provinces limitrophes, de Coni surtout (32,4et de Port-Maurice- (15,4), en plus du quart des trois provinces d'Alexandrie (11,8 %, de Turin (11,4 %) et de Gènes (4,87 %), proches des précédentes. Seules comptant parmi les plus lointaines celles de Rome (8.54 et de Reggio Emilia (6,98%) et l'on tombe à moins de 3% pour toutes les autres. L'afflux massif des transalpins à Nice n'est donc pas antérieur à celui qui a affecté le reste du pays. Bien loin d'être la survivance d'un passé lointain c'est un phénomène contemporain et ce serait un mythe ne résistant pas à l'examen que de chercher à fonder l'italianité de Nice sur de ses hommes. Un moment même, d'ailleurs, cette invasion pacifique va jusqu'à inquiéter les milieux ouvriers niçois et les pousse, lors de la campagne des élections municipales de 1896, à applaudir aux déclarations anti-italiennes d'Honoré Sauvan qui ne furent pas totalement étrangères au succès de sa candidature.

Il reste enfin à noter deux particularités qui corroborent la vitalité d'un organisme urbain en pleine ascension, La première est que malgré une urbanisation parallèle de la côte qui compense amplement le dépeuplement de la montagne, la par du chef-lieu pal rapport à celle du département accuse, par un décalage constant, sa prépondérance croissante. En 1861, date du premier recensement après le rattachement, elle est du quart (48.273 contre 194.578); en 1911, date du dernier recensement avant la guerre, elle approche de la moitié -142,940 contre 356.338 et, anticipant sur le chapitre suivant, j'ajouterai qu'en 1962 elle est toujours de près de la moitié: 294.976 contre 618.265. In seconde remarque a trait à l'analyse de la pyramide des âges. C'est une population jeune au sein de laquelle dominent les adolescents et les adultes de moins de 40 ans. En 1906, sur 134.23 individus recensés, 42.836 ont moins de 20 ans - dont 2,831 moins d'un an et 47.181 ont de 20 à 39 ans. Les deux tranches supérieures en comptent, celle de 40 à 59 ans 32.322 et celle de plus de 60, 11.693, Pour une ville, à laquelle se posent aujourd'hui de façon aiguë les problèmes soulevés par la présence d'un très important contingent de personnes fiées, cette situation toute différente méritait d'être relevée.

L'extension territoriale. Les Quartiers.

Une population qui triple en 50 ans: voilà de quoi entraîner l'extension et la diversification de l'habitat. La ville commence donc à prendre possession de son bassin, avançant à l'ouest, sur les plaines alluviales étalées au débouché des vallons de Saint-Barthélémy et de la Mantéga, à l'est sur celle du Paillon inférieur et elle s'attaque même

aux collines. Simple jusqu'alors, elle devient multiple et des quartiers spécialisés suivant leur destination s'individualisent.

De la ville sarde, Vieille Ville ramassée au pied du Château ou quartier du XVIIIe siècle dont les rues Saint-François-de-Paule et Cassini sont encore en 1860 les principales de l'agglomération, peu à dire, si ce n'est qu'elle se perpétue identique à elle-même et qu'elle n'abdique en rien: bastion bien vivant du commerce et de la tradition, le "Babazouk" qui conserve la mairie, la 'préfecture, le palais de justice, le théâtre municipal agrandi et reconstruis sur place après l'incendie de 1881, la cathédrale, pèse toujours très lourd dans la balance des influences locales et décide d'un succès électoral, offrant à un Borriglione habile à en jouer le tremplin de sa popularité. Rien à dire de l'ample périmètre rural dont nous connaissons l'affectation agricole. Voici comment un guide de 1905 décrit le vallon, alors agreste, du Magnan aujourd'hui envahi par l'habitat et par les petits ateliers: "Le vallon de la Madeleine s'ouvre au Pont Magnan. Ce site est délicieux. Un ruisseau frais et humble y serpente entre deux rangées de collines souriantes, peuplées de maisonnettes blanches qui s'élèvent dans la verdure comme les nids dans les buissons touffus. La Madeleine possède de bonnes auberges. C'est le rendez-vous préféré des dimanches niçois. Cette petite promenade est surtout agréable en été ou au printemps; il faudrait éviter d'y-aller après la pluie."

Il reste donc à passer en revue trois secteurs: celui de l'habitat bourgeois de part et d'autre de l'avenue de la Gare, celui-de la résidence de luxe qui aménage Cimiez et consacre la Promenade des anglais, celui de Riquier-Saint-Roch, zone utilitaire où la cité grandissante rejette ce out elle a de moins reluisant. Ainsi, la surface bâtie franchissant les limites qui l'avaient jusqu'alors contenue, Nice prend sa figure actuelle et c'est au cours de ce demi-siècle que se dessinent les grandes lignes, dans l'ensemble inchangées depuis, de l'agglomération contemporaine.

a) Le nouveau centre la ville d'Ancien Régime cantonnée sur la rive gauche du Paillon ayant poussé spontanément deux antennes qui prolifèrent au débouché du vont-Vieux et du Pont-Neuf reliant une rive à l'autre, ce sont ces deux faubourgs Saint-Jean-Baptiste et de la Croix-de-Marbre, sur la route de France, qui constituent l'amorce de la ville neuve. Le plan directeur de 1858 ne pouvant prévoir les évènements qui se produisent deux ans plus tard s'était borné à entériner le fait accompli en englobant les deux excroissances de la rive droite dans une ligne de boulevards dits de ceinture, nos boulevards Carabacel, Dubouchage,Victor-Hugo et Gambetta, ébauchant tout juste les linéaments de l'extension future au delà de cotte ligne. Aussitôt après 1860 le trop plein de population se déverse en direction du nord et de l'ouest conformément aux plans sardes. Le domaine vierge sur lequel avaient à peine mordu les deux têtes de pont du demi-siècle précédent est submergé sous le flot des constructions qui débordent au-delà du boulevard de ceinture. Le déplacement de l'habitat entraîne un glissement du centre de gravité qui se traduit par la prépondérance numérique du canton ouest, lequel, en 1906, sur une population de 134.232 habitants st' en arroge 83.223 contre 51.009 au canton est. Et la couverture de la rivière matérialise l'union des deux villes, l'ancienne et la nouvelle, qu'elle soude intimement: commencée en 1868 par la construction du pont-square Masséna long dé 600 mètres, liée à l'édification du Casino (1883), son achèvement par un jardin en aval est retardé de douze ans par la faillite de la société concessionnaire.

Le départ est donné par l'ouverture de l'avenue du Prince Impérial, devenue successivement de la Gare, puis de la Victoire, enfin Jean-Médecin, qui est menée à bien de 1862 à 1864 avec une largeur de 16 mètres dont 12 de chaussée.

Moins d'un quart de siècle après s'ordonnent, de part et d'autre de cet axe méridien et en fonction de la voie ferrée cet axe méridien et en fonction de la voie ferrée, deux quartiers qui se développent en même temps et sur le notre schéma, comme des jumeaux. A l'ouest, c'est le quartier des Musiciens, ainsi dénommé encore aujourd’hui parce que plusieurs de ses rues ont été baptisées du nom de compositeurs -rues Paganini (1882-85) Auber (1899), Gounod

(1899-1902), Berlioz (1888), Hérold tracé nord-sud, rues Offenbach, Verdi (1899), Rossini (1899) ouvertes d'est en ouest et place Mozart au centre-. Il se présente comme un damier assez régulier, long de 1000 mètres au sud et de 800 au nord, large à l'est de 600 mètres et de 500 à l'ouest, où les artères orientées en gros du sud-ouest eu nord-est afin de déboucher sur l'avenue qui longe la voie ferrée et conduit à la station, recoupent les artères dirigées du sud-est au nord-ouest pour relier l'avenue de la Gare au boulevard Gambetta. La couverture du vallon de Saint-Barthélemy sur laquelle fut établie, en aval, le rue de Rivoli entre la Promenade, où l'on ne voit plus que l'embouchure du ruisseau dans la mer, et le boulevard Victor-Hugo (1898-1902), puis en amont, entre ce boulevard et la rue Verdi (1899-1902), et entre les rues Verdi et Rossini (1907-1908), où la rue Berlioz Prolonge la rue de Rivoli, annonce la fin du paysage primitif que ne rappelle plus qu'un sel spongieux rendant les fondations malaisées.

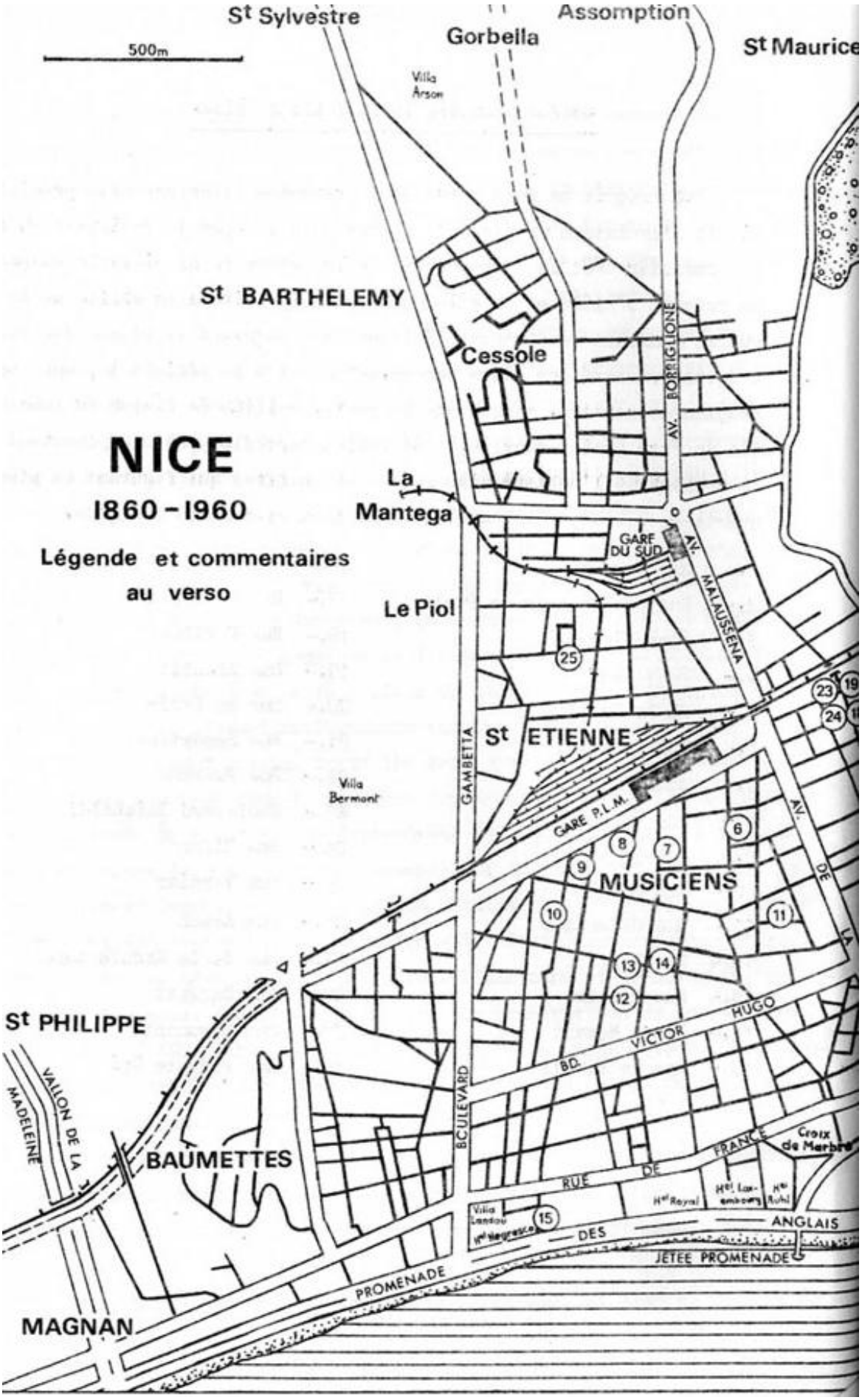
A l'est s'étend un quadrilatère semblable, mais plus petit, puisqu'il ne mesure guère que 400 à 450 mètres d'est en ouest, sans être sensiblement plus long entre le boulevard Dubouchage et la voie ferrée. C'est le quartier alors dénommé de Beaulieu, nom qui a disparu aujourd'hui et que porte, à son origine, l'une de ses rues les plus importantes, devenue notre avenue Maréchal Foch. Le plan régulateur du quartier Saint-Jean-Baptiste avait seulement prévu en 1858 quatre îlots séparés par des rues parallèles au quai et entourés par le boulevard de ceinture. Ces prévisions avaient été en quelques années dépassées. "Maintenant le besoin se fait sentir, assure une délibération du Conseil Municipal en date du 17 août 1864, de tracer des alignements jusqu'au chemin de fer et les études sont commencées depuis plusieurs mois. En effet, une ville nouvelle surgit sur la rive droite et des maisons se sont élevées depuis peu de temps sur toutes les rues tracées au plan régulateur. Le canevas trop flou de l'époque sarde demandait donc d'être repris et précisé d'urgence. "La nécessité d'ouvrir quelques unes des rues portées sur le plan régulateur pour relier J'avenue du Prince Impérial avec les quartiers situés plus à l'est est tellement évidente, tellement reconnue, lit-on dans le procès-verbal d'une délibération municipale du 27 mai 1663, que les propriétaires n'ont pas hésité à répondre au premier appel-que leur a adressé Monsieur le Maire et un certain nombre d'entre eux ont offert à la ville non seulement la cession gratuite des terrains, mais encore de participer au paiement du prix des terrains eue ne voudraient point abandonner gratuitement les autres propriétaires". Le plan régulateur du quartier de Beaulieu reçut l'approbation préfectorale le 19 septembre 1874. La rue de Lépante est ouverte en 1880, les rues Pertinax, Assalit, de Paris en 1861, les rues Lamartine et Provana en 1884, le boulevard Raimbaldi à l'ouest de la rue Miron entre 1691 et 1893 et à l'est de celle-ci de 1898-1904. Sautant par-dessus la voie ferrée l'habitat gagne en direction du nord, où l'avenue Malausséna prolonge l'avenue de la Gare. L'arrêté préfectoral du ter octobre 1880 octroie son acte de naissance administratif au quartier de Saint-Etienne -on disait alors de Saint-Etienne et Long-champ supérieur- vers lequel la mise en service, le 8 juin 1892, de la Gare du Sud, terminus du chemin de fer à voie étroite de Digne, favorise le courant d'expansion. La rue Vernier, principale artère médiane du quartier Saint-Etienne, avait été-dotée d'une largeur de 16 mètres, exceptionnelle dans les anales de l'urbanisme niçois du temps. Il est regrettable que l'on n'ait pas fait au moins aussi bien en traçant le cadre dans lequel devrait être canalisé le peuplement qui progresse vers le fond de la plaine, à Saint-Barthélemy, à Saint-Maurice, pour se rapprocher de l'hémicycle des premières collines de Gairaut. "La viabilité et le lotissement du quartier Saint-Barthélemy sont une honte", écrit de Souza en 1913. Et il précise : "Nous avons eu souvent l'occasion de citer les quartiers de Saint-Barthélemy et de Saint-Maurice, les plus récents, ceux qui auraient dû témoigner de toutes les recherches dernières de l'esthétique urbaine, comme les exemples les plus incroyables et les plus odieux de l'aveuglement municipal. A gauche et à droite de l'avenue Borriglione, les intérêts particuliers se sont unis à toutes les formes de l'inintelligence pour faire perdre aux propriétés la moitié de la valeur que les possesseurs s'imaginent atteindre par une utilisation draconienne de leurs terrains. L'Ecole des Beaux-Arts et l'Ecole spéciale d'architecture devraient organiser des

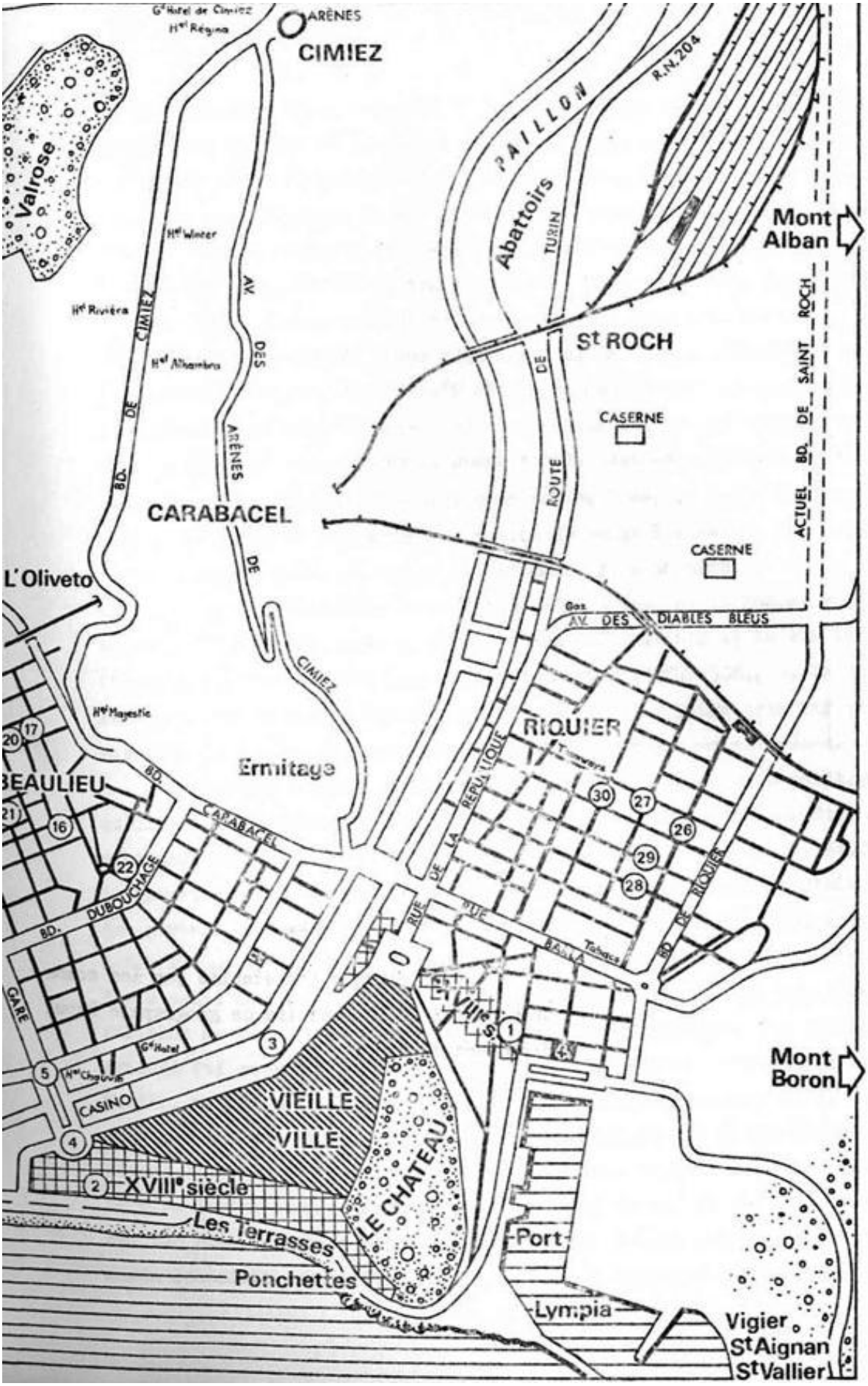
voyages d'étude pour que leurs élèves, architectes et ingénieurs, retinssent de ces quartiers la profitable leçon de la laideur et de l'absurde. Ils verraient où pousse l'amour des droites qui franchissent des buttes d'un trait à pic toujours raviné, tandis que les maisons en bordure doivent s'enfoncer derrière leur pente. Ils y rencontreraient la rue à compartiments qui s'emboitent comme dans une lunette d'approche. Plus les voies avancent, plus elles se resserrent, et non comme les rubans des villes anciennes dont la souplesse vagabonde se noue et se dénoue, mais avec des constrictions géométriques qui vous tiennent comme des pinces".

Schéma sommaire de la Ville de Nice

Ce croquis ne peut à lui seul prétendre illustrer avec précision un siècle d'évolution urbaine. Il a pour unique objet de faciliter au lecteur peu familier avec la topographie et la toponymie niçoises la compréhension du présent article et de celui qui lui fera suite. La veille de la première guerre mondiale le secteur pour lequel est esquissé le réseau des rues tend à devenir malgré des vides encore, notamment à la périphérie, une zone de peuplement continu, tandis que le reste, colline de Cimiez ou fond du bassin de Nice (Saint-Maurice, le Ray, Saint-Barthélemy, Saint-Sylvestre) demeure le domaine de l'habitat dispersé. Les chiffres qui figurent au plan des quartiers correspondent aux rues et lieux ci-dessous désignés

1.- Rue Cassini
2.- Rue St-François de Paule
3.- Pont Vieux
4.- Pont Neuf
5.- Place Masséna
6.- Rue Paganini
7.- Avenue Auber
8.- Rue Gounod
9.- Rue Berlioz
10.- Rue Hérold
11.- Rue Offenbach
12.- Rue Verdi
13.- Rue Rossini
14.- Place Mozart
15.- Rue de Rivoli
16.- Rue Maréchal Foch
17.- Rue de Lépante
18.- Rue Pertinax
19.- Rue Assalit
20.- Rue de Paris
21.- Rue Lamartine
22.- Rue Provana
23.- Boulevard Raimbaldi
24.- Rue Miron
25.- Rue Vernier
26.- Rue Arson
27.- Rue de la Manufacture
28.- Rue Smollett
29.- Rue Beaumont
30.- Rue Auguste Gal


St Sylvestre
Assomption
Gorbella
St Maurice
500m
Villa Arson
St BARTHELEMY
Cessole
AV. BORRIGLIONE
NICE
1860 - 1960
Légende et commentaires au verso
La Mantega
GARE DU SUD
AV. MALAUSSENA
Le Piol
25
St ETIENNE
GAMBETTA
Villa Bermont
GARE P.L.M.
AV. DE LA
MUSICIENS
St PHILIPPE
BD. VICTOR HUGO
BOULEVARD
VALLON DE LA MADELEINE
BAUMETTES
RUE DE FRANCE
Croix de Marbre
Villa Landau
ANGLAIS
DES
JETEE PROMENADE
PROMENADE
MAGNAN


ARÈNES
CIMIEZ
Valrose
PAILLON
R.N.204
Abattoirs
TURIN
Mont Alban
St ROCH
CASERNE
CASERNE
ACTUEL BD. DE SAINT ROCH
AV. DES ARÈNES DE CIMIEZ
BD. DE CIMIEZ
ROUTE DE TURIN
CARABACEL
L'Oliveto
AV. DES DIABLES BLEUS
Ermitage
RIQUIER
BEAULIEU
BD. DUBOUCHAGE
BD. CARABACEL
RUE DE LA RÉPUBLIQUE
BD. DE RIQUIER
GARE
CASINO
VIEILLE VILLE
LE CHATEAU
XVIIIe siècle
Les Terrasses
Ponchettes
Port
Lympia
Mont Boron
Vigier
St Aignan
St Vallier

b) La résidence de luxe. Plus que "l'espalier du Mont-Boron" qui descend à la mer par "les magnifiques jardins des villas Vigier, Saint Vallier et Saint-Aignan" (de Souza) ou que le plateau du Piol rebaptisé Parc-Impérial, l'exemple le plus représentatif est celui de Cimiez. S'il faut arriver aux vingt dernières années du siècle pour que soit incorporée à la ville l'échine de calcaire et de gyps % large de 1500 mètres qui s'étire sur quelque 2 km 1/2, s'abaissant du nord au sud à travers le bassin de Nice qu'elle coupé en deux de 125 mètres près des Arènes jusqu'à 50 mètres au-dessus de Carabacel, c'est faute de moyens d'accès: Le seul chemin qui grimpe aux ruines romaines et au monastère près de l'abrupt rebord oriental est l'antique "puada", rectifiée à l'annexion par les lacets de notre avenue des Arènes et bordée de quelques maisons neuves. Mais, sur le versant exposé à l'ouest, le meilleur, "les estrades de Cimiez" (de Souza), aucune viabilité. Lorsque la Foncière Lyonnaise jette son dévolu sur la colline, c'est "lou gerp", la campagne où polissonnent les gamins, vieille terre de bandite que le cadastre de 1813 nous montre partagée entre les champs d'oliviers, les vignes et quelques jardins d'orangers.

Tout débute en 1882 par la percée d'un boulevard. Il faut croire qu'elle fut judicieuse puisqu'elle trouve grâce auprès de l'impitoyable censeur qu'est Robert de Souza: orientation s.o.-n.e. excellente, raccordement heureux au grand système artériel urbain. Mais la louange s’arrête là. D'abord le sacrifice consenti par les sociétés immobilières dont-il traverse les terrains est intéressé car, sans lui, ceux-ci seraient sans valeur. "Il finit étranglé dans un tourniquet". Les voies adjacentes le coupent à angle droit avec "l'atrocité ... de tranchoirs". Avec des façades parallèlles à sa direction "voilà déjà des casernes; des boîtes à loyer" qui s’alignent sur son tracé et qui intercepteront peu à peu les larges jours que la disposition perpendiculaire ouvre sur l'horizon". Et de Souza exprime sa nostalgie de "l'époque charmante" des belles villas aux jardins étagés au sud du vieux chemin, "Nous allons assister à leur perte au moment de leur plein épanouissement. Peu à peu chacune sera bientôt la proie des bandes noires". Et le verdict suit: "Nous ne devons aucune reconnaissance au boulevard de Cimiez qui nous valut ces gigantesques pièces montées en carton-pâte". La hargne n'empêche pas que, pendant le tiers de siècle qui précède la guerre, Cimiez connaît, en prenant un cachet aristocratique, un succès rapide et complet et conquiert une notoriété universelle consacrée par les cinq séjours qu'y fait Victoria de 1895 à 1699. Coup sur coup sortent ce terre villas princières et palaces. "Ce sont ces derniers particulièrement qui lui donnent le ton. Le Grand hôtel de Cimiez est le plus ancien. En 1692 est inauguré le Riviera; le Regina, construit en 1895-96, 1'est le premier janvier 1897. Sont contemporains le Winter, l'Alhambra l’Hermitage, le Majestic.

Bien qu'elle ait acquis ses lettres de noblesse depuis un tiers de siècle, c'est à l'ère française que la Promenade des Anglais devient le morceau de bravoure et le symbole de la ville saison moderne en détrônant définitivement les terrasses auxquelles elle se substitue pour devenir la scène de la vie mondaine. Celles-ci, à l'est du Paillon, sur le front de mer de la ville sarde à laquelle elles sont accolées et avec laquelle elle font corps, avaient été après 1815 le rendez-vous des élégances. Au triomphe de la cité nouvelle, au transfert des activités majeures de l'agglomération correspond la victoire de l'autre façade littorale de la plaine de Nice, celle el s'étire à l'ouest depuis le Paillon jusqu'au Var. Des travaux étalés sur plus de trente ans la prolongent alors jusqu'à Carras en 1882, jusqu'à l'hippodrome en 1904: Les maisons, dont la plus ancienne, la villa Grandis, logea sous le Premier Empire la reine d'Etrurie déchue et Pauline Borghèse, continuent leur brillante carrière. Il s'en ajoute d'autres, dont l'une des plus remarquables est la villa Stirbey qui est sacrifiée avec son jardin superbe lorsqu'est poursuivi jusqu'à la mer le boulevard Gambetta, et au début de ce siècle la villa Masséna oui, léguée à la ville en 1917, est devenue le musée du même nom. Mais, signe des temps puisque leur vogue est contemporaine de la sienne, elle 'attire de plus en plus les grands hôtels qui alignent leur façade au midi, face à la Baie des Anges, le long de sa partie la plus ancienne. A la veille de la

guerre, s'y succèdent d'est en ouest avec le nom qu'ils portent encore l'hôtel des Anglais, alors en cours de reconstruction pour devenir le Ruhl, le Luxembourg, le Royal, le Westminster, le West-End et enfin le Négresco, le plus éloigné vers l'ouest, le dernier né des caravansérails de la Belle Époque qui, édifié sur le terrain du couvent des Fidèles Compagnes de Jésus, supprime la dernière oasis de verdure qui restât. Au fil de cinquante hivers consécutifs la Chiaja niçoise est la scène où se renouvelle finalement le même spectacle unique: "Trois heures. C'est le beau moment de la Promenade des Anglais, lit-on dans la Vie Parisienne de 1867. Le mouvement y règne, les voitures se suivent comble aux Champs Elysées. Cavaliers et amazones, voitures de toute espèce, calèche , droski russe ou panier au groom impeccable de l'inévitable cocotte parisienne, s'y pressent jusqu'à six heures où, au brouhaha général que déclenchent les cloches d'h8tels et de villas, chacun va dîner. Et vers huit heures les voitures recommencent à rouler du Jardin -public au bout de la Promenade à l'ouest". Vingt ans plus tard, Stéphen Liégeard, en 1887, ne la voit pas autrement. "De eux à cinq heures, chaque après-midi, le high-life passe et repasse" et il nous fait assister au défilé des équipages au galop, des amazones, à la fantasia des écuyers, aux frasques des poneys, au coudoiement des piétons...". Et l'on oublie vite que la mer, se fâchant trois fois en sept ans, a envahi les villas, saccageant tout sur son passage, comme pour le raz-de-marée de l'hiver précédent, de beaucoup le plus sérieux,qui fut le précurseur du tremblement de terre de février. Pour préserver cette atmosphère d'élégance raffinée on n'a pas introduit sur le Promenade le défilé du Carnaval mais on en a fait le cadre des gracieuses batailles de fleurs.

c) Le quartier utilitaire. "Riquier est une ville nouvelle, écrit en 1909, Dumazet dans son Voyage en France: il y a vingt ans, c'était un véritable jardin d'orangers. Ces arbres ont été, en partie sacrifiés, d'innombrables rues bien rectilignes sont tracées en damier depuis le chemin de fer de Menton jusqu'au quartier populeux qui aboutit au port, au pied du Château". L'auteur encore qu'il eût pu sans grand effort compter ses rues, résume bien les transformations d'une zone qui, toute rurale encore vers 1880, s'urbanise aussitôt après que son plan régulateur a reçu par arrêté du 20 janvier 1878, l'approbation préfectorale. Au delà de la rue Bar-la qui délimite le pâté de maisons déjà compact construit derrière l'église du Port sont alors tracées les rues tesson (1882), de la manufacture (1882), Smollet (1878-82), Beaumont (1882-1904), Auguste-Gal (1903-1904) dans un quadrilatère mesurant d'est en ouest 600 mètres entre la rue de la République et le boulevard de Riquier, 700 à 900 du nord au sud entre la rue Barla et l'avenue des Diables-Bleus, qui est une section urbaine de la route nationale n°7. Quelques années plus tard, dominant la plaine de Saint-Roch au soleil couchant qui y "travaille de laines éclatantes la tapisserie des vergers", de Souza exprime en poète la mélancolie de ce qui va mourir. Faisant tache d'huile, le mouvement, avancé de quelques années par la construction du chemin de fer de Nice à Coni et l'installation d'une grande gare de marchandises, a débordé, en effet, de Riquier en direction de Saint-Roch qui lui fait suite. L'humidité du sol et les sources entretenues par la nappe souterraine du Paillon qui favorisaient l'irrigation des arbres n'est guère propice 1a résidence, ni les vents froids qui balaient la vallée. Mais les dimensions d une surface plane, sans obstacle naturel et sans construction, offrent un vaste champ aux établissements qui exigent beaucoup de place d'un seul tenant. C'est donc là que la ville repousse ce qu'elle a de moins noble, les activités encombrantes, salissantes, malodorantes et bruyantes oui troubleraient ses hôtes. Pas d'hôtel, mais on y rencontre, en 1914, la Manufacture des Tabacs qui a été la première à s'y fixer, édifiée à l'époque de la réunion tout près du quartier du port, puisqu'elle a façade sur la rue Bada, l'usine à gaz, la dépôt des tramways, les abattoirs, la Brasserie Rubens aux 9-11 et 13 boulevard de Riquier et les casernes qu'occupe la garnison dont la totalité des effectifs -soit 5423 militaires est recensée dans le canton es en 1906 et la presque totalité en 1911 - 3096 sur 3246, soit 150 seulement au canton ouest. La proportion des Italiens est sensiblement plus forte. La route de Turin en compte 423 pour 466 Français et le quai des Abattoirs 358 contre 337.

Mais, en 1914, Nice semble offrir le spectacle de la plus parfaite réussite qu'ait jamais connue ville de saison. C'est le sentiment d'une euphorie sans mélange qui se dégage des fades banalités des guides contemporains, panégyriques idéalisés et enthousiastes qui mettent tout au plus en garde le gogo contre le pullulement des aventuriers de tout poil, les traîtrises du climat, pas un n'omettant de lui conseiller de se couvrir en hiver, lorsque tombe le jour. Cependant il y a déjà des ombres à ce tableau. Le ciel commence à s'assombrir et les nuages, précurseurs des tempêtes, à s'accumuler.

D'abord une œuvre édilitaire d'inspiration médiocre dépourvue de plan d'ensemble et de grandeur hypothèque l'avenir. On a condamné cet urbanisme de fin de siècle et il est condamnable le plan en damiers juxtaposés manque d'originalité, passe encore! Mais on pouvait racheter l'absence de génie par l'ingéniosité de l'aménagement de détail. Malheureusement il n'en fut rien: mesquinerie fut la règle, percées trop étroites, parcimonie ou absence de places, de squares, d'espaces verts. Une spéculation forcenée s'acharna sur les grands domaines que délaissent leurs propriétaires. J'ai cité quelques appréciations relatives à Cimiez, On peut regretter, en effet, que la ville n'ait pas réalisé alors ce qui l'a été depuis incomplètement et à des frais bien plus considérables: donner aux Arènes e aux débris voisins un parc, le lier à "une sorte de Villa Medicis", projet de Formigé au début du siècle, en achetant le villa Garin pratiquement abandonnée. "Nulle part comme à Cimiez, écrit de Souze, le mauvais gout et le sans-gêne ne construisirent de plus outrageux paravents. Dressés sur des estrades où nos yeux les enveloppent de tous cotés, ils nous écrasent; on eut le cynisme de ne pas même habiller leur envers ils opposent; aux regards leurs grandes carcasses plates et blafardes sous lesquelles chavirent avec toute la grâce de la colline le plus merveilleux décor". A la décharge d'administrateurs dont le plus décrié fut Sauvan qui, par malchance, passe à la mairie seize des plus belles années de la Belle Epoque, il faut admettre d'abord qu'ils ne firent pas plus mal qu'ailleurs - "Certes, avoue de Souza, i1 ne manque pas de villes en France dont l'incurie égale ou dépasse même celle de Nice" - ensuite qu'ils eurent la complicité d'une opinion unanimement hostile à toute politique de grandeur. Lorsque M.S.M. Biasini donne au boulevard de Cimiez sa largeur pourtant modique, et sans jardins en façade, il se fait taxer de folie. Concluons donc en leur faveur au bénéfice d'une responsabilité atténuée. En revanche, on objectera que par ses prétentions et par ses moyens Nice se devait de faire mieux. Quand on veut être ville de luxe il faut être ville-témoin, ville-pilote exemplaire. Si de Souza met au pilori l'urbanisme de son temps, c'est parce qu'il compromet le destin unique d'une cité qui n'est pas, pour lui, douteux et qu'il lui reconnait sans restriction en intitulant son livre paru en 1913 "Nice, capitale d'hiver". Quant aux possibilités, elles sont exceptionnelles, parce que Nice est la ville de France la plus imposée après Paris et que, grâce à la loi du 15 juin 1907, elle perçoit une ristourne de le, contre 15 à 1' état, des 25 de la recette brute de ses cinq établissements de jeux autorisés soit, en 1911, sur 9 millions et demi, 950.000 francs, plus du huitième de son budget qui est de 7 millions et demi. Et, outre ces 7 millions de recettes ordinaires et ce million de recettes extraordinaires qui constituent un budget très satisfaisant, elle a emprunté en 50 ans près de 30 millions. Mais il y e plus grave. Par suite d'un vieillissement qui prélude à la vétusté l'équipement sur lequel repose la prospérité niçoise est dépassé. On a repoussé inconsidérément par souci de rentabilité immédiate modernisation des installations. "L'élan vers les hôtels n'est donc pas extraordinaire, note de Souza; c'est qu'il y a une raison d'organisation intérieure qui est celle-ci: la majorité des hôtels de Nice n'est plus à la hauteur du confort moderne et les hôteliers sont réfractaires aux moyens collectifs d'améliorer leur situation. Quatre vraiment premiers hôtels existent à Nice en ce moment, c'est-à-dire quatre h8tels répondant à peu près entièrement aux exigences de la clientèle américaine Nord et Sud et anglo-saxonne. Ces exigences reposent avant tout sur le service personnel automatique et indépendant de la chambre pour tout ce qui concerne les besoins hygiéniques: water-closet et baignoire personnels, eau très chaude à la minute, appareils de toilette automatiques, le tout dans une pièce communicante et

indépendante, accompagné du chauffage central, du téléphone et l'électricité non seulement par lampes mais par lustres. Les chambres des dames doivent avoir de hautes glaces en pied à trois faces. Telle est la trame absolue sur laquelle le luxe peut broder. Cet ensemble pour un prix global net, sans surcharges. Sauf pour les glaces, le téléphone et l'abondance de l'électricité, c'est ce qui est aujourd'hui à la disposition d'un simple ouvrier anglais, surtout américain, aux abords de certaines usines. Malgré des prix plus élevés qu'en Suisse et en Italie, c'est ce qu'un hôtelier de premier ordre à Nice ne peut pas encore offrir couramment". Cependant la concurrence grandit, celle de Pau et des localités basques, de Meran et d'Abazsia, de l'Egypte et "voilà que les sports d'hiver ont amené dans le nomadisme, déjà rendu par l'automobile de plus en plus passager, une perturbation inattendue". En Suisse, les hivernants sont 2500 en 1890, près de 40.000, soit seize fois plus, en 1910. De 1896 à 1905 la progression dos étrangers qui est, à Montreux, pour l'année, de 220 % passe à 360 pour décembre et janvier. A Saint-Moritz, en février, on a peine à se procurer une chambre aux prix les plus élevés de l'été. Et cinq hôteliers de Cannes, de Nice et de Menton relevant des noms des listes d'hivernants de l'Engadine constatent que 70 sont ceux de leurs anciens clients, Dans ces conditions Nice n'échappe à aucun degrépérils montants "Les monstrueux palaces? Mais nos Crésus ont beau s'engouffrer pour six semaines dans leurs carcasses de papier mâché, las uns ne font leurs frais qu'après trois ou quatre failli les, les autres en rayant simplement la moitié de leur capital".

Les conclusions auxquelles nous venons d'aboutir sont certainement inattendues au terme du chapitre qui s'achève. Elles sont d'autant plus riches en enseignements car elles ménagent la transition avec le chapitre qui suit. Faire le point à la veille de la guerre est donc instructif parce que nous sommes éclairés par là sur des menaces en germe et sur mainte difficulté qui, aujourd'hui insoluble, n'est que le passif transmis depuis plus d'une génération. Il est vrai qu'elles auraient pu ne produire d'effets que lentement par degrés. Mais la guerre, en renversant les bases du système politique économique et social sur lesquelles Nice avait construit sa fortune précipita le processus.

J. Devun.

Institut d'Etudes politiques de Grenoble.

"AMENAGEMENT DU TERRITOIRE ET DEVELOPPEMENT REGIONAL"

(Les faits, les idées, les institutions)

(Vol. III.-Grenoble- 1970 - 876p.)

o o o

Les travaux de l'Institut d'Etudes politiques de Grenoble sont nombreux mais, pour tous ceux qui s'intéressent aux problèmes d'aménagement du territoire et de développement régional, les recherches du Centre d'Etudes et de Recherche sur l'Administration économique et l'Aménagement du territoire ont acquis la valeur d'une source fondamentale dont on ne peut absolument pas se passer. Ce volume trois n'est pas inférieur, il s'en faut, à ceux qui l'ont précédé. Excellemment bien présenté, appuyé par des collaborateurs de grande valeur, minutieusement documenté, c'est un instrument de travail indispensable. Il s'ordonne en trois parties, les études, la bibliographie, des dossiers et des documents.

Dans le présent volume, les "études" sont au nombre de sept, couvrant 225 pages. M. LONGEPIERRE présente un article sur "permanence des conseillers généraux et renouveau des traditions administratives" où il étudie la fonction des conseillers généraux dans le système administratif et les problèmes d'adaptation devant la remise en question du rôle traditionnel des élus. F.d'ARCY livre ses réflexions sur la force contraignante des documents d'études urbaines à l'égard des collectivités publiques dans une étude intitulée "Vers un urbanisme volontaire?". B.KAYSER apporte la dimension du géographe avec son essai sur "Nécessité et difficultés de l'aménagement de l'espace rural "dont il tire la conclusion qu'il n'y a pas en France, dans ce domaine, de véritable politique. Y.FREVILLE s'exerce à une très intéressante "typologie financière des divers types de communes urbaines", examinant les conséquences financières de l'organisation administrative des agglomérations, la comparaison des situations financières des divers types de communes en 1963 et la stabilité de cette classification. CH.MINGASSON se préoccupe de "la restructuration communale et le système politico-administratif français". Quant à G.CAIRE, dans la suite de ses nombreux travaux sur l'économie socialiste, il consacre une trentaine de pages à "la planification régionale en Union Soviétique", voyant tour à tour l'histoire de cette

régionalisation, ses techniques et ses problèmes. Enfin, Terry N.CLARK propose un sujet plus technique : "Structure communautaire, prise de décision, dépenses budgétaires et rénovation urbaine dans 51 communes américaines", fort intéressant.

o

o o

La partie bibliographique, qui occupe plus de 80 pages, se divise en deux éléments. Il y a d'abord une orientation bibliographique sur les conceptions de l'aménagement du territoire, sur l'aménagement de l'espace et sur les régions. Puis vient une bibliographie sélective avec les mêmes rubriques, enrichie par un paragraphe sur les aspects européens des questions d'aménagement.

o

o o

La troisième partie de l'ouvrage est constituée par des dossiers et des documents. Un recensement des textes officiels, une chronologie et un répertoire d'adresses sont des aides fort précieux pour le chercheur et le praticien. Ils sont du reste précédés par 11 dossiers, qui sont en réalité autant d'articles. On y trouve une documentation sur les essais d'un schéma général d'aménagement de la France (recherches du SESAME), sur l'orientation de la recherche en matière d'urbanisation au sein de la DGRST, la consultation régionale, les résultats du recensement de 1968, la décentralisation du tertiaire, les sondages d'opinion sur l'aménagement rural dans la région Midi-Pyrénées. Quatre dossiers sont, en outre, consacrés à des expériences étrangères. On y étudie le cas de Stuttgart, avec les essais de planification dont elle est l'objet. L'analyse du Plan Intercommunal milanais est faite avec détail ; celle des efforts effectués à Amsterdam et Rotterdam ainsi que ceux du Québec en matière de régionalisation l'est également.

o

o o

Il serait outrecuidant de penser qu'on a pu ainsi, en quelques lignes, donner une idée de la grande richesse de ce gros livre dont la consultation fréquente est vivement recommandée.

E.DALMASSO

TABLE DES ARTICLES PARUS

(1966 - 1970)

o o

o

- Table alphabétique par noms d'auteurs -

- A -

1. ARCHAMBAULT M., LHENAFF R., VANNÈY J.R.
Documents et méthodes pour le commentaire des cartes. (E.DALMASSO) 1967. IV. 57

2. Association des Etudiants en Sciences économiques de Nice: Horticulteurs et marché-gare des Alpes-Maritimes. (E.DALMASSO) 1966. IV. 48

- B -

3. BAILLY A., BUEB J.P., GUARY M., MATHIEU D.
Problèmes d'urbanisation dans la région de Belfort-Montbéliard. (E.DALMASSO) 1968. III. 62

4. BARBIER B. Villes et centres des Alpes du sud. Etude de réseau urbain. (E.DALMASSO) 1970. III. 48

5. BEAUJEU-GARNIER J. Les régions des Etats-Unis. (E.DALMASSO) 1970. III. 55

6. BELANGER M. Rapport de synthèse de l'Office de Développement régional de l'Etchémin (Canada). (E.DALMASSO) 1970. III. 53

7. BELLENFANT M. La géographie au 90e Congrès des Sociétés Savantes tenu à Nice en 1965. 1967. II. 54

8. BELLENFANT M. Les publications de la commission de météorologie du Var. 1968. II. 63

9. BENALLOUL P. La gauche de 1932 à 1936 dans les Alpes-Maritimes. Mémoire de maîtrise d'histoire présenté à Nice en 1968 (Prof.M.Nouschi) et résumé par l'auteur. 1969. I. 43

10. BERT J. & NOTIN J. Les Hautes-Vallées des Alpes Maritimes. E.DALMASSO) 1967.III. 53

11. BONVALLOT J. Recherches morphologiques dans le Massif de la Serre.(E.DALMASSO) 1966. IV. 52

12. BORDES M. La réforme municipale du Contrôleur Général Laverdy et ses applications (1764-1771). (E.HILDESHEIMER). 1968. II. 53

13. BORDES M. La féodalité tardive. (Colloque C.N.R.S. n° 532 sur l'abolition de la féodalité dans le monde occidental).(Toulouse,12-16 novembre 1968) 1969. I. 49

14. - - - - Rectificatif. 1969. II. 63

15. BORDET P. L'Estérel et le massif du Tanneron. (M.BELLENFANT) 1968. II. 59

16. BOSSARD R. La région de Cannes-Grasse. Explication géomorphologique.
IIIe partie d'un D.E.S. préparé à la Faculté des Lettres d'Aix,sous la direction du Professeur P. GABERT - soutenu en juin 1965 -, présentée par J.NICOD du Laboratoire Raoul Blanchard de Nice. 1966. III. 1

17. BRISSON J. La Tierra et y el hombre en Menorca. (E.DALMASSO) 1967. IV. 58

18. Bulletin d'information et de documentation sur la coopération internationale. (Nice) 1970. III. 57

19. CABAGNO J. Analyse et études statistiques du livre des morts de la paroisse de SAORGE, entre 1668 et 1832. 1968. IV. 11

20. CABAGNO J. Les sépultures en charniers dans l'église paroissiale de Saorge. 1967. II. 27

21. CAIZZI A. Terra, vigneto e uomini nelle colline novaresi durante l'ultimo secolo. (E.DALMASSO) 1970. III. 54

22. CAPEL-SAEZ H. Lorca, capital subregional. Estructura funcional de las ciudades espanolas en 1950. (E.DALMASSO) 1970. III. 53

23. COSTAMAGNA M. La première occupation du Comté de Nice en 1691. Relation de l'abbé de Saint-Pons: Pierre GIOFFREDO. Traduction. 1969. I. 7

24. CRIBIER F., DRAIN M., DURAND-DASTES F. : Initiation aux exercices de géographie régionale. (E.Dalmasso) 1967. IV. 57

- D -

25. DALMASSO E. Etudes universitaires sur Cannes. 1967. I. 61

26. - " "- Une étude italienne sur le département des Alpes-Maritimes: "Il Dipartimento delle Alpi Maritime" par G.ROGGERONE de la Faculté de Gênes. 1967. III. 53

27. DALMASSO E., DEVUN A. Un numéro spécial des Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice: "Géographie du loisir". 1969. II. 1

28. DALMASSO E. Institut d'Etudes de Grenoble. Aménagement du territoire et développement régional. 1970. IV. 53

29. DEMOUGEOT A. L'affaire Lascaris et les dissensions du parti républicain à Nice sous le Directoire. 1966. II. 1

30. - " - L'Impératrice Joséphine, bienfaitrice oubliée. 1966. IV. 27

31. - " - Lettres du Capitaine Basset, adressées de Monaco au Général Bizanet en 1793 et 1794. 1967. III. 1

32. - " - La vie difficile à Nice au temps du Directoire. 1968. II. 1

33. - " - Présentation et texte d'un Mémoire sur le commerce de Nice (1747-1749) 1969. II. 15

34. DEVUN J. Les surnoms à Nice en 1822. 1966. II. 31

35. - " - La série Z aux Archives des Alpes-Mmes. 1967. IV. 1

36. - " - La série Z aux Archives des Alpes-Mmes. (Z 1 à Z 7) Chapitre I du répertoire. 1968. I. 1

37. - " - La série Z aux Archives des Alpes-Mmes. Chapitre I du répertoire: lois et ordonnances Z 1 à Z 7. Annexes. 1968. II. 39

38. - " - La série Z aux Archives des Alpes-Mmes. Chapitre II: Ordonnances consulaires Z 8 à Z 10. 1969. II. 33

39. - " - A propos d'une thèse récente: Evolution démographique et humaine du Haut-Comté de Nice sous la restauration sarde (1814-1847) soutenue par A.COMPAN. 1970. II. 15

40. - " - L'évolution de Nice de 1860 à 1960. 1970. IV. 15

41. DUBOIS P. Les Capucins dans le Midi. Les Capucins des Alpes-Mmes - Cannes (1716-1790). 1969. III. 1

42. DUPONT C. Etude sur l'extension de Cannes depuis 1945.(Prof.M.Isnard)D.E.S. présenté en 1965.(E.Dalmasso). 1967. III. 31

- G -

43. GALLO M. L'Italie de Mussolini: vingt ans d'ère fasciste. (A.Nouschi). 1968. I. 53

44. GAZIELLO F. et TRESSE R. Redevances et dons en nature de la commune de Saorge aux XVIIe et XVIIIe siècles. 1966. IV. 15

45. GAZIELLO F. L'organisation de la Congrégation de Charité de Saorge. 1967. II. 39

46. - " - Répercussions de la peste de 1720 à Saorge. 1967. IV. 23

47. - " - Les registres d' "Ordinati di Conseglio" de Saorge et la guerre de succession d'Espagne. 1968. III. 17

48. GUIDICELLI P. La vie maritime à Saint-Tropez au XVIIIe s. Mémoire de maîtrise d'histoire, présenté à la Faculté des Lettres de Nice en 1969.(Prof. M.Bordes) et résumé par l'auteur. 1970. II. 3

49. HERMITTE J.E. Une étude sur l'industrie de la Côte d'Azur. 1966. II. 55

50. - " - Problèmes de géographie industrielle. 1967. I . 45

51. - " - Pluies sans front et mécanismes pluviométriques différentiels sur les rivages niçois. Compte-rendu du D.E.S. de géographie: "Les pluies sans front à Nice, à la Garoupe et au Cap Ferrat", de J.C. BAYSANG. 1968. III. 57

- H -

52. HILDESHEIMER E. L'histoire moderne et contemporaine et l'archéologie au Congrès des Sociétés savantes tenu à Nice en 1965. 1967. III. 41

53. - " - Colloque sur les villes et communautés d'habitants de l'Europe méditerranéenne et de l'Europe occidentale. 1969. II. 53

54. - " - In Memoriam - Jean-Jacques LETRAIT. 1970. IV. 1

- I -

55. Institut d'administration des Entreprises de l'Université d'Aix-Marseille. Centre d'Etudes du Tourisme.(E.Dalmasso). 1966. IV. 45

56. Institut de Recherches économiques et sociales d'Aix-Marseille: Zones d'attraction commerciale de la région Provence-Côte d'Azur-Corse. (E.Dalmasso) 1966. IV. 49

- J -

57. JANIN B. Une région alpine originale: le Val d'Aoste. Tradition et renouveau. (E.Dalmasso). 1970. I. 60

58. JARDEL J.P. La Bocca (Cannes). Géographie sociale. D.E.S. présenté à Aix-en-Provence en 1965. (Prof. M.Isnard). Les deux premières parties sont résumées par l'auteur, la troisième par E.Dalmasso. 1967. I. 1

59. LAMORISSE R. Recherches géographiques sur la forêt des Palanges (Aveyron). (E.Dalmasso) 1966. IV. 51

60. LAURENTI J.M. Les agriculteurs rapatriés dans le département du Var. 1969. III. 51

61. LIAUTAUD C. Les Baumettes, campagne, faubourg puis quartier de Nice. (Mémoire dirigé par M.Miège). 1970. III. 3

62. LIVET R. La végétation des montagnes provençales. 1967. II. 51
Thèse soutenue à Aix-en-Pce, en 1962. (M.Bellenfant)

63. LOUBET CH. Savonarole, prophète assassiné. (M.Bordes). 1967. IV. 49

64. LUBEIGT G. Le capitalisme dans l'industrie grassoise des matières premières aromatiques. D'après le D.E.S. de géographie du même auteur intitulé: "L'industrie de Cannes et de la rive ouest du Var", présenté à Paris, en mai 1965, sous la direction de M.Pierre Monbeig. 1967. II. 1

- M -

65. MAESTRI E. Menton et la région mentonnaise de 1845 à 1848. Mémoire de maîtrise d'histoire, présenté à la Faculté des Lettres de Nice en 1967, (Prof. M.Nouschi) et résumé par l'auteur. 1969. III. 39

66. MALAUSSENA P. La vie en Provence orientale aux XIVe et XVe siècles. Un exemple, Grasse à travers les actes notariés. (E.Hildesheimer) 1968. I. 59

67. MARS F.L. Inventaire de la succession du négociant André Sasserno de Nice, en 1792. Une petite bibliothèque niçoise en 1792. 1966. I. 39

68. MASUREL M.Y. La vigne dans la Basse-Provence calcaire.(M.Bellenfant) 1967. IV. 53

69. - " - La Provence cristalline et ses enveloppes sédimentaires: essai de géographie physique. (Compte-rendu de H.Nonn). 1969. II. 3

70. MENIGHETTI J.C. Une réussite urbaine: un quartier neuf de Nice, GORBELLA-LE RAY. Mémoire pour la maîtrise de géographie présenté à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice en 1968, (Professeur J.Miège). 1969. IV. 1

71. MEYER P. MARTIN-GRUNEWALD M. RIMBERT S. Mulhouse. (E.Dalmasso). 1970. III. 56

72. MEYRIAT J. La Calabre, une région sous-développée de l'Europe méditerranéenne.(E.Dalmasso). 1970. I. 59

73. MIEGE J. Une bonne thèse sur Milan. 1970. III. 43

- N -

74. NICOD J. Les traits fondamentaux du relief de la Basse-Provence calcaire. 1968. III. 1

75. NONN H. L'Alsace. (Centre de géographie appliquée).(E.Dalmasso). 1966. IV. 51

76. - " - Strasbourg,des densités aux structures urbaines.(E.Dalmasso) 1970. III. 47

- O -

77. O.D.E.A.M. Aménagement de la bande côtière des Alpes-Maritimes.(E.Dalmasso) 1970. II. 63
Matériaux pour un Livre blanc.(E.Dalmasso) 1970. II. 64

78. L'Organisation urbaine entre Sète et le Rhône. 1970. III. 57
(E.Dalmasso).

- P -

79. PANICACCI J.L. Nice: 1939-1942.
D.E.S. présenté à Nice en 1967 (Prof.M.Gonnat), sous le titre: "Nice pendant la dernière guerre mondiale: de la déclaration de guerre à l'occupation italienne", et résumé par l'auteur. 1968. IV. 1

80. - " - De Ezio Garibaldi à Jacques Cotta, ou Nice de 1942 à 1945. (Thèse 3e cycle dirigée par M.Nouschi). 1970. IV. 5

81. PAYAN A. L'Evolution démographique et sociale du Haut-Var. 1970. III. 39

82. PINNA M. Le isole di Re e Oleron. (E.Dalmasso). 1970. III. 54

83. PREDAL R. Fondation et activités des studios de la Victorine jusqu'en 1930.
Extrait du D.E.S. d'histoire présenté en 1964, "Le cinéma muet à Nice, exploitation et réalisation - 1896-1930", rédigé par l'auteur. 1966. I. 1

- R -

84. RACINE J.B. L'appropriation du sol rural par les citadins dans le département des Alpes-Maritimes. 1967. II. 47
(F.P.Gay).

85. REITEL F. Etude comparée du crédit en Sarre et en Moselle.
Les régions de la France de l'Est et leur environnement géographique. 1967. IV. 58
Karlsruhe, une fantaisie princière du XVIIIe siècle devenue métropole rhénane. 1967. IV. 59

86. - " - Les Allemagnes. (E.Dalmasso). 1970. III. 56

87. RIMBERT S. La banlieue résidentielle du sud de Strasbourg. Genèse d'un paysage urbain. (E.Dalmasso) 1968. III. 61

88. ROMEO G. La municipalité niçoise dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. D.E.S. d'histoire présenté en 1964 et résumé par l'auteur. 1966. IV. 1

- S -

89. SCHOR J.C. Nice pendant la guerre de 1914-1918. D.E.S. d'histoire présenté en 1963. (J.Gili) 1966. I. 47

90. SEMPERE Ch. L'approvisionnement en lait de l'agglomération toulonnaise. (E.Dalmasso). 1967. III. 51

- T -

91. TABARY M. Essai de reconversion d'une zone touristique des Alpes-Maritimes: la région comprise entre la Brague et le Var. 1970. I. 1

92. TRESSE R. Inventaire de la succession du négociant André Sasserno de Nice, en 1792. Note pour servir à l'histoire de l'industrie des parfums à Nice. 1966. I. 25

93. - " - Les premiers préfets de Nice (1800-1805) et la règlementation des jeux de hasard. 1966. IV. 31

94. - " - Le consul de France Masclet et les légitimistes français à Nice. 1830-1833. 1967. IV. 33

95. - " - Le 95e Congrès National des Sociétés Savantes à Reims, 23-27 mars 1970. Nomenclature des communications intéressant notre région. 1970. I. 64

96. - " - Le destin romantique du Docteur César Provençal de Cagnes (1814-1868). 1970. II. 41

- V -

97. VATRY R. Les tunnels de Tende. 1968. IV. 45

- W -

98. WAHLEN D. Les cimetières d'Antibes à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe. D.E.S. secondaire d'Histoire présenté en 1964 et résumé par l'auteur. (Prof. M.Bordes). 1966. II. 25